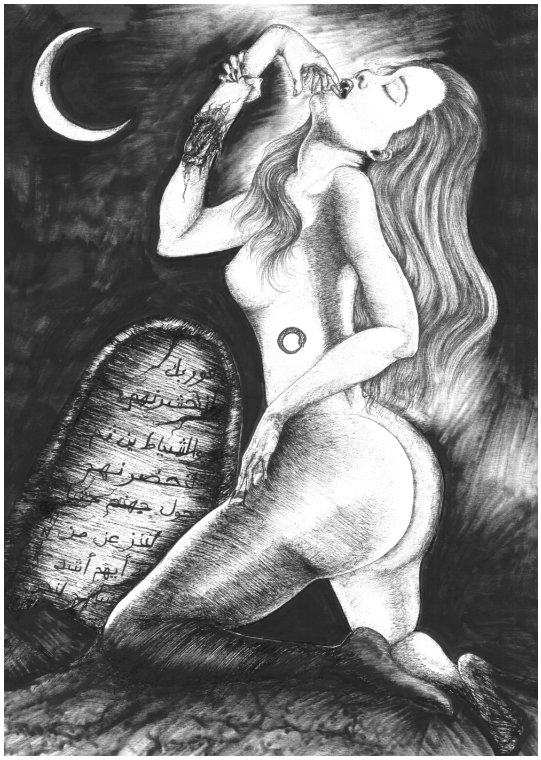
PAROLES SOUS LA POTENCE

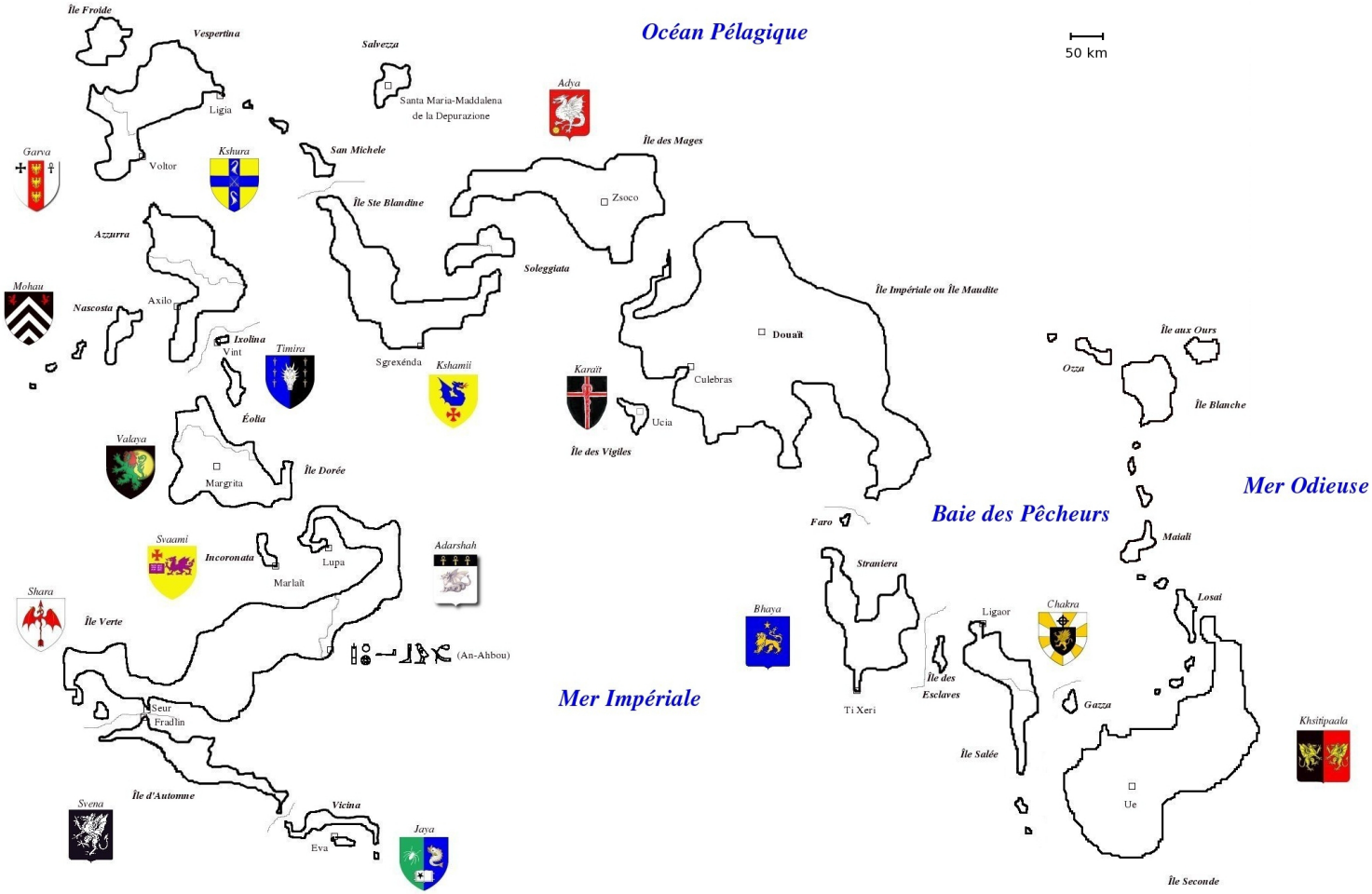


Quarta Fabula Terræ Secundæ

roman (illustrations de l'auteur)

Nikos Leterrier

2020



Archipel des Vermili

Première époque :

LE RÊVE DU PENDU

Chapitre 1

Si tu m'entends

Cela n'aurait pas dû finir ainsi. Je sais que rien ne se déroule tout à fait comme prévu. En un sens, je suis payé pour le savoir. La majeure part de ce que je suis et de ce que j'ai accompli n'existe que grâce à ce clivage, entre ce qui devrait être et ce qui sera. Roxane me disait jadis que notre vie ensemble n'était qu'une tortueuse errance sur les sentiers de l'imprévu. Mais je ne pensais pas que cela irait aussi loin.

Je croyais m'être préparé depuis toujours au pire, mais je m'aperçois qu'il restait encore de la marge pour me surprendre et me terrifier. Les dieux se sont-ils donc amusés à créer ce désastre, pour me prouver qu'ils pouvaient encore m'atteindre ? Je ne sais. Roxane n'est plus et bientôt je ne saurai plus rien, je ne serai plus rien.

Ils ont placé autour de ma tête une cage de fer et réduit ainsi mes pouvoirs à l'impuissance. J'étais sorcier, je ne suis plus rien. Couvert de chaînes, je titube vers l'échafaud qu'ils ont dressé pour moi. Car il faut que tous me voient périr. La potence m'attend et la corde qui saisira mon souffle dans son étreinte sèche est déjà nouée. Les fers dont je suis couvert sont une bénédiction : leur poids accroîtra la violence du choc et peut-être que ma nuque se brisera sur le coup. Sinon, ils verront mes jambes s'agiter frénétiquement dans l'air, dans le vain espoir de trouver un sol pour échapper à la strangulation. Certains appellent cela la danse macabre.

Je ne veux pas danser. Mais peut-être les dieux voudront-ils me voir danser pour eux.

Ô mon fils, si j'ai perdu tout pouvoir aujourd'hui, peut-être sauras-tu m'entendre malgré tout ? Toi qui sais écouter ceux qui sont pourtant loin de toi, pense à moi et écoute-moi. Mon père m'avait appris qu'une part de moi ne serait jamais chez elle sur cette planète. J'ai longtemps cru que c'était à cause du sang sélénite qui coulait dans mes veines, je sais à présent que c'est bien plus simple et bien plus effrayant. Lorsque tu étais enfant, je me souviens que tu semblais tirer quelque fierté de notre origine lunaire. Peut-être traverseras-tu toi aussi l'existence avec le sentiment obsédant de n'avoir nul lieu qui soit tien, aucun pays que tu puisses considérer comme patrie et pas la moindre place, dans cet univers si souvent confus.

Je souhaite qu'il n'en soit rien, mais afin de prévenir en toi cette amertume qu'engendre le déracinement, et qui trop souvent fut mon pain quotidien, je vais te confier certains secrets. Leur révélation devait attendre ton âge d'homme. Mais il appert que le temps m'est compté. J'ai long-

temps refusé d'y croire, mais à présent que je peux voir ma potence, voilée par le sang qui s'écoule de mes sourcils, force m'est de constater que je n'ai plus guère de temps devant moi... Le temps... mon temps s'achève. Moi qui jadis avais appris à en jouer, il y a là une savoureuse ironie, que la gravité de ma situation m'empêche hélas d'apprécier pleinement.

Je ne t'apprendrai point que tu es le fils d'un voleur et d'une prêtresse renégate. Tu sais mieux que personne qu'il faut parfois s'imposer au monde et, pour cela, rompre son harmonie apparente. Cette histoire d'un refus, le refus d'un destin façonné à l'avance, c'est la nôtre : celle de ta mère et moi. C'était une belle histoire, que tu aimais entendre, car elle résonnait d'une promesse : celle que rien n'est jamais écrit et que les destinées les plus funestes peuvent être renversées, de même que les trônes les plus puissants.

Toi qui grandis au contraire dans un petit monde séparé du monde, où nous protégions une fragile et précaire harmonie, cette promesse devait t'apparaître comme superflue, ou peut-être comme le témoin d'une époque révolue, ou encore un secret précieux, mais que notre utopie rendrait à jamais inutile. Je crains fort que, désormais, elle prenne au contraire pour toi tout son sens.

Mais ce n'est pas mon passé ou de celui de Roxane que je souhaite te raconter, à travers ces mots que ma pensée peut égrainer si vite, en espérant que tu les saisiras d'une manière ou d'une autre. C'est du tien que je veux parler, ou plutôt de celui de Nirgends, ce lieu où tu naquis et grandis jusqu'à devenir l'adolescent que tu es aujourd'hui. Il y a certaines choses que je sais et que je suis seul à savoir au sujet de Nirgends, cette terre oubliée qui est finalement ce qui te tiendra sans doute lieu de patrie. Ces secrets seront tiens désormais. Libre à toi d'en faire ce que bon te semblera, mais peut-être t'aideront-ils à mieux comprendre comment et pourquoi Nirgends est tombé. Comment et pourquoi le rêve a tourné au cauchemar. Une belle idée ne devrait jamais finir ainsi.

Je t'imagine très bien me répondant :

-Et pourquoi toi seul connaîtrais ces secrets, s'ils concernent Nirgends, ce lieu où toi-même arrivas en étranger, il y a quinze ans de cela ? Au nom de quoi toi seul le saurais, fors les dieux ?

Cela te ressemblerait bien de me pousser ainsi dans mes retranchements. Tu as un esprit agile et inquisiteur et tu me rappelles parfois une amie de ma jeunesse, qui pourtant n'eut aucune part à ta conception. Le fait est que... pris séparément, chaque élément de ce que je m'apprête à te révéler n'est pas connu de moi seul, pour la simple et bonne raison qu'il concerne en général quelqu'un d'autre. Mais moi seul détient la connaissance de la combinaison de tous ces événements, qui nous conduisirent jusqu'à ce désastre.

-Et en quel honneur, s'il vous plaît ? Pourquoi toi ?

Mon fils, sache que les dieux sont parfois moqueurs. Le Dieu-Vautour a maudit ton père d'une manière unique. Te souviens-tu du Dieu-Vautour ? Nous t'en parlions, à chaque fois que tu nous demandais de te raconter ce qui nous était arrivé en Arseterre. Peut-être croyais-tu que nous cherchions alors à te préserver d'un passé pénible et hideux. Il n'en est rien. Nous ne pouvions guère te répondre à ce sujet, tout simplement parce que Roxane et moi avions subi la violence que le Dieu-Vautour impose à ceux qui quittent Arseterre.

Comme tu le sais, le Dieu-Vautour se repaît de souvenirs. La plupart du temps, il se contente de cela, et ceux dont la cervelle est ouverte et mutilée par son bec intangible sont contraints de

contempler un abîme insondable, lorsqu'ils essaient de se rappeler Arseterre. Les secrets de ce pays doivent rester inviolés et ceux qui le quittent ne peuvent guère en parler, car leur mémoire reste obstinément muette à ce sujet. C'est ce qui est arrivé à ta mère, à Roxane, ma bien-aimée. Six siècles de vie passée sur Arseterre ont ainsi disparu.

Parfois... fort rarement cependant, il substitue des mensonges aux souvenirs qu'il arrache, comme des lambeaux immatériels pris à la part morte de notre mémoire. Cela m'est arrivé jadis, la première fois que je dus partir d'Arseterre, alors que j'étais plus jeune que tu ne l'es aujourd'hui. Sans doute le Dieu-Vautour se demanda-t-il comment il allait me marquer, la seconde fois que je quittai les rivages désolés de ce pays maudit, en compagnie de Roxane. J'avais subi l'ablation. J'avais subi l'illusion. Que pouvait-il m'infliger à présent ?

Il me fallut du temps pour comprendre quelle marque il avait laissée dans mon esprit, d'ordinaire si confus par lui-même. Il me fallut du temps pour comprendre que je n'étais pas devenu fou. Il me fallut du temps pour me rappeler tout simplement qui j'étais. Il me fallut du temps pour guérir. Sans Roxane, sans ta mère, ma raison eût sans doute définitivement sombré.

De cet état lamentable, tu eus malheureusement un pénible aperçu à chaque rechute de ton père. Tu m'as ainsi plusieurs fois entendu parler des langues inconnues, prendre des voix qui n'étaient pas les miennes, vous parler comme si toi et Roxane étiez devenus des étrangers. Combien de fois ai-je dû ainsi poser sur toi le regard d'un homme qui ne te connaissait pas ?

-Ton père est très malade... disait Roxane.

Les Hellènes croient que les maladies sont des malédictions divines et peut-être ont-ils raison. En ce qui me concerne, cette maladie si particulière est bien le fait d'une divinité. Sans doute est-ce pour cela qu'elle est incurable.

Sans le moindre espoir d'en réchapper un jour, j'ai appris à vivre avec ce mal. J'ai ainsi compris que ces souvenirs qui venaient assaillir ma mémoire mutilée n'étaient même pas des illusions. Le Dieu-Vautour ne cherchait pas à m'imposer des souvenirs factices. Cela, j'eusse aisément pu le comprendre et le déjouer, puisque j'avais déjà subi une première fois cette malédiction. Le Dieu-Vautour m'avait châtié d'une manière nouvelle : il m'imposait des souvenirs bien réels, mais qui n'étaient tout simplement pas les miens.

Chaque mortel doit affronter sa propre mémoire et son fardeau de chagrin et d'humiliations, qui ne peut que s'alourdir sans cesse. Dans mon cas, il me faut compter avec les souvenirs d'autres personnes. Certaines de ces personnes ne me sont pas inconnues, et cela m'aida au début à comprendre ce qui m'arrivait.

Peu à peu, j'appris à distinguer leurs souvenirs des miens et même à les ordonner, selon leur chronologie et leur propriétaire. C'est ainsi que j'ai patiemment reconstitué une histoire entière, née de souvenirs qui ne sont pas les miens, que j'étais jusqu'alors le seul à connaître avec leurs propriétaires... et le Dieu-Vautour.

†

Solea marchait aussi vite qu'elle le pouvait. Le sentier s'étendait devant elle comme un ruban infini et les ombres des arbres s'allongeaient peu à peu, à mesure que le Soleil

se couchait. Ses pieds nus étaient en sang, mais elle continuait. Tenant le bas de sa robe grise de ses mains écailleuses et crochues, ces mains qui trahissaient son sang impur, elle avançait bravement.

Elle n'arriverait pas avant la nuit au Manoir Svena, mais c'était aussi bien. La Baronne Gisla était réputée vivre de nuit plutôt que de jour, comme tous ceux de sa famille. Que dirait-elle aux gardes ? Elle l'ignorait encore, mais Sainte Marie-Madeleine lui soufflerait sans doute les mots justes, ceux par lesquels elle saurait amadouer leur cœur. Le Père Giuliano ne disait-il pas que Dieu aidait ceux qui étaient animés d'intentions pures ? Elle ne voulait rien pour elle, oh non ! Elle voulait seulement implorer la clémence de la Baronne pour son frère.

On n'y voyait déjà plus guère, mais Solea avançait toujours. Le ciel était clair et la Lune serait grasse, cette nuit. Même filtrée par les frondaisons des arbres qui encadraient le chemin, la lumière serait encore assez vive pour ses grands yeux. Ses yeux globuleux, ses yeux de poisson, comme disaient les petits d'homme, alors qu'elle était une petite de... Au moins y voyaient-elle mieux qu'eux la nuit. Sa race méprisée avait quelques avantages. Sans doute ses yeux devaient-ils déjà luire d'une faible lumière, comme ceux d'un chat. Les gardes sauraient tout de suite à qui ils auraient affaire. Pourvu qu'ils ne décochent pas un trait de leurs arbalètes, car elle constituerait sans doute une cible facile.

Rien ni personne ne gardait l'entrée du chemin conduisant au Manoir Svena. Mais tout le monde à Fradlin savait que, dès lors qu'on franchissait l'étrange porte de fer ouvragée, placée au milieu du sentier forestier mais sans murs autour d'elle, comme une porte issue d'un songe, on entrait dans la forêt des Barons Svena.

Juste après l'avoir franchie, elle n'avait pu retenir un regard derrière elle, vers la baie et les maisons claires de Fradlin, sa cité natale, et le pont monumental qui conduisait à Seur, la cité des Barons Shara. Ce pont enjambait l'étroit bras de mer séparant les deux cités voisines, comme un imposant mille-pattes de pierre blanche, défiant la mer et ses colères de son impavide immobilité. De l'autre côté, on pouvait voir le grandiose palais des Barons Shara, bâti au plus haut point de la cité, comme un aigle écarlate veillant sur son aire. Riches et puissants, les Shara aimaient l'ostentation et la grandeur.

Mais les Svena étaient tout autres. Leur manoir eût sans doute fait l'effet d'un simple pavillon de chasse, aux yeux de leurs flamboyants voisins. Lui aussi surplombait la capitale de la baronnie, mais tapi au cœur d'une épaisse forêt aux sous-bois si denses, qu'on avait l'impression d'être au crépuscule à toute heure de la journée.

Seur, Fradlin et le pont qui les unissait, qu'elle avait si souvent emprunté, étaient pour Solea son pays, sa patrie. Et pourtant, elle n'y était pas chez elle. Les Koyoms n'étaient nulle part chez eux. Ni dans les villes, ni à l'intérieur des terres des îles qui formaient l'Archipel. Ils vivaient là depuis aussi longtemps que les hommes. Plus longtemps même, à en croire son frère. Pourtant, ils n'y étaient pas chez eux. Solea et sa famille étaient libres et possédaient une maison. C'était fort rare : bien peu de Koyoms pouvaient en dire autant.

Solea était née dans cette maison, comme ses six frères et sœurs. Leur père avait beau être homme, leur mère était une Koyom et leur avait transmis l'appartenance à sa race infernale. « Même mêlé au sang rouge, sang noir reste noir », disait-on en remarquant sur cette fratrie métisse les traits particuliers au peuple impur. Certains même crachaient sur le passage de leur père ou lui parlaient avec le ton qu'ils réservaient aux Koyoms et aux chiens, comme si son mariage l'avait exclu de sa propre race. Mais ils étaient libres et avaient une maison à eux. Cette liberté et ce toit étaient un patrimoine patiemment amassé par leur père... que la folie de Septime, le plus jeune de ses enfants, pouvait réduire à néant.

Sauf si elle parvenait à implorer la clémence de la Baronne.

Elle eût pu attendre Noël et se jeter aux pieds de l'aristocrate, sur le chemin de la Cathédrale Notre-Dame-du-Midi. Mais il serait sans doute trop tard. C'était maintenant qu'elle devait tenter sa chance. Pour Septime, pour son père, pour sa famille, pour un lopin de terre et une petite maison bancale, qui faisait l'angle de deux ruelles de Fradlin aux pavés inégaux. On disait la Baronne Gisla Svena généreuse et clémente. On disait les Koyoms sournois, stupides et cruels. On disait tant de choses.

Elle pressa le pas. Cette forêt n'était décidément pas comme les autres. Il y régnait un profond silence, qu'on ne pouvait normalement goûter que sous terre. Même le vent s'était tu.

Solea n'aimait pas ça. Il n'y avait que dans ses rêves qu'elle retrouvait ce silence parfait, troublé seulement par le bruit de ses pas. Et Solea n'aimait pas les rêves. Les songes étaient pour elle une maladie du sommeil, une prison insensée pour l'âme, qu'elle redoutait à chaque fois qu'elle s'allongeait sur sa paillasse. Le Père Giuliano disait qu'ils recelaient parfois le venin du Diable et corrompaient l'innocence des jeunes gens. Il lui avait même donné des herbes pour ne plus rêver. Mais lorsqu'elle buvait cette tisane, il lui semblait qu'elle allait mourir dans son sommeil et ne parvenait pas à fermer l'œil de toute la nuit.

Elle se retourna à nouveau : cette fois, elle ne vit derrière elle que le sentier et les troncs des arbres qui le bordaient. La forêt s'était peu à peu refermée et l'air n'avait plus la saveur d'embruns et de sel de Fradlin. Elle frissonna et ramena ses bras autour d'elle : il faisait donc déjà si froid ? Le Manoir était en hauteur par rapport à la ville, et elle devait déjà marcher depuis longtemps, à en juger par sa fatigue.

Un bruit de pas la fit sursauter. Quelqu'un venait d'apparaître sur le sentier, s'interposant entre elle et le Manoir. Une silhouette fine et courte et deux yeux qui brillaient comme les siens dans l'obscurité.

-Nabucco ? demanda-t-elle, incertaine. Nabu, c'est toi ?

Il s'approcha et elle reconnut en effet le visage de son frère aîné. Plus marqué qu'elle par leur sang inhumain, il avait un teint sombre et verdâtre, de longs cheveux noirs, qui finissaient toujours par s'entortiller en mèches crasseuses malgré ses efforts pour les discipliner, comme s'ils étaient animés d'une vie propre. Sa petite taille lui avait valu le sur-

nom de « goujon », dû à la courtoisie des enfants humains du voisinage. Nabucco et Solea n'avaient en commun que leurs grands yeux globuleux, pâles et parfois injectés de sang, comme c'était le cas ce soir, car tous deux étaient inquiets et en colère.

-Où vas-tu, Solea ? demanda Nabucco.

Il s'en doutait pourtant fort bien. Cette question avait le ton et le rôle d'une accusation. Il était manifestement furieux, bien au-delà de ce à quoi Solea se fût attendue.

-Que fais-tu ici ? répondit-elle. Comment... ?

-Mère n'a rien voulu me dire, évidemment, mais Orsino a parlé.

Elle avait en effet confié ses intentions à sa mère et son petit frère, juste avant de s'engager sur chemin séparant sa maison de la forêt des Svena. Mais comment Nabucco l'avait-il rejointe si vite ?

-Notre frère m'a tout raconté il y a un instant à peine, ajouta posément Nabucco, avançant d'un pas vers elle.

Elle recula et sentit qu'elle heurtait quelqu'un. Se retournant aussitôt, elle vit que c'était à nouveau Nabucco, droit et raide dans sa longue tunique de velours noir et son manteau de la même couleur, fermé par la fibule d'argent que lui avait offerte la Baronne. Voilà comment il l'avait si aisément rattrapée. Comme par un fait exprès, Solea ne cessait d'oublier que Nabucco avait passé sept longues années loin d'eux, en un pays où il avait appris ce genre de tours de passe-passe. Ses nouveaux dons étaient sans commune mesure avec le Grand Art, mais il pouvait par exemple franchir des distances considérables d'un seul pas. Elle ne pouvait espérer le distancer. Pourquoi Diable Orsino avait-il parlé ? !

-Laisse-moi y aller, Nabu, dit-elle finalement, en croisant ses bras sur sa poitrine.

-Ne te mêle pas du procès de Septime, dit le mage, en la saisissant par les avant-bras.

Il la serrait trop fort, assez pour lui faire mal. Il était frêle, mais elle ne se dégagea pas. Si elle le faisait, peut-être aurait-il recours à l'un de ces maléfices qu'il avait appris à l'étranger. Elle se contenta de détourner le regard, son visage fermé sur une expression têtue. Sa détermination était sans faille : elle y avait bien trop réfléchi, pour renoncer maintenant.

-Il a été jugé aujourd'hui et condamné, reprit Nabucco. Il n'y a rien que tu puisses faire pour lui.

-J'essaierai quand même, répliqua Solea, évitant toujours son regard. Tu ne peux pas m'empêcher d'implorer la clémence de la Baronne. Le Père Giuliano m'a dit que c'était une tradition.

-Mais réfléchis, au lieu de dire des niaiseries ! s'emporta le mage, serrant ses avant-bras de plus en plus fort, de ses mains aux longs doigts fins et squameux comme les siens. Qu'es-tu pour elle ? Personne !

-Alors fais-le, toi ! rétorqua sa sœur, plongeant soudain son regard dans le sien.

-Moi ? !

De surprise, il la lâcha. Elle poursuivit, subitement furieuse à son tour :

-Mais oui, qui d'autre ? Qui d'autre dans la famille compte pour son Altesse ? Qui d'autre a été envoyé étudier pendant sept ans dans une école étrangère, à ses frais ?

Cette fois, ce fut lui qui détourna les yeux. Ce privilège insigne, que la Baronne Gisla lui avait accordé, lui inspirait autant de honte que de fierté. Il avait obtenu son bâton de mage à la suite de sept longues années de labeur acharné, loin des siens, loin de Fradlin, sur une terre sans dieu, où personne ne savait prier. C'était un marché entre lui et les Svena : il leur devait trois fois cette durée à leur service. Ses aptitudes, si chèrement acquises en cette contrée par-delà les mers, étaient pour vingt-et-une années à la disposition de la Baronne.

Lorsqu'il avait évoqué cet arrangement auprès des rares amis qu'il s'était faits là-bas, ceux-ci avaient parlé d'un prestigieux statut de « mage de cour ». Mais la Baronne n'avait jamais prononcé de tels mots. Aussi, lui-même ignorait comment désigner sa position vis-à-vis des Svena. Il était néanmoins certain d'une chose : jamais aucun Koyom n'était allé aussi haut dans la société des Hommes. Rares étaient déjà ceux de ses congénères qui pouvaient se targuer d'être libres. La majorité des Koyoms était vouée au rang d'esclave.

Nabucco, Solea, Septime et leurs trois frères et sœurs étaient nés libres, comme leur père, et leur mère avait été affranchie. À travers son rôle si particulier auprès des Svena, Nabucco était fier d'avoir offert à sa famille une promotion supplémentaire. Il n'avait eu le cran de croupir sept années durant entre les murs blancs et froids de l'école de la Pericolosa, sans jamais en sortir, que pour offrir à sa famille le présent de sa réussite, sans doute unique dans tout l'archipel. Mais un autre sentiment venait parfois se substituer à ce légitime orgueil.

Surtout lorsqu'il croisait le regard de Septime.

Ce regard si fixe et si obscur lui donnait un aperçu de ce que les Humains devaient ressentir en croisant le sien. Il y avait dans ces yeux ronds et exorbités un gouffre empli d'une eau saumâtre et noire, comme ceux dans lesquels les Koyoms sauvages immergeaient jadis leurs morts. Une sorte de nausée mêlée d'une mystérieuse culpabilité ne manquait jamais de l'envahir, lorsque Septime le regardait en silence. Sans qu'il eût jamais compris pourquoi, son exceptionnelle réussite lui apparaissait alors comme une trahison. Et pour la première fois, Solea le regardait de la même façon.

-Tu sais bien que c'est impossible, dit-il finalement, d'une voix sourde et rocailleuse. Même si la Baronne me fait confiance, je ne suis jamais qu'un...

-Un quoi ? !

Le voilà, ce maudit regard... Christ-Roi ! Qu'il était facile pour eux de le regarder ainsi, comme s'il était un vendu ! Eux n'avaient jamais eu à choisir. Lui seul avait, par le plus parfait des hasards ou un étrange et retors effet de la providence, été remarqué par les Svena. Pourquoi devrait-il baisser les yeux, face à ces ignorants ! ?

-Nous ne sommes pas chez nous, rappelle-toi ! reprit-il, avec colère.

-Pas chez nous ? ! C'est eux qui ne -

Son courroux subitement ranimé, Nabucco gifla sa sœur si violemment qu'elle en

tomba à la renverse :

-Ne dis jamais ce genre de bêtise ! C'est bon pour cet imbécile de Septime !

Se redressant d'une main et se tenant la joue de l'autre, Solea regarda son frère avec plus d'étonnement que d'hostilité. Nabucco sentit que ses mains tremblaient. De petits arcs électriques naissaient entre ses doigts puis disparaissaient en craquements sourds. Il lui fallait absolument dominer sa colère. Il y allait de la vie de sa sœur. Il recula d'un pas et tenta de la rassurer :

-Pardon... Je n'ai pas voulu...

Ce fut à cet instant que les deux Koyoms entendirent le bruit caractéristique de feuilles mortes craquant sous le pied d'un cheval. Tournant la tête simultanément, ils virent trois cavaliers déboucher sur le sentier. Une silhouette encapuchonnée allait en tête, montée sur un cheval dont la robe claire semblait capter la lumière de la Lune et contrastait avec la teinte sombre de sa longue cape, qui débordait sur la croupe de sa monture. C'était une toute jeune enfant, qui découvrit un visage aux traits maigres, encadré par des cheveux d'un vert émeraude, dans lequel des yeux dorés brillaient comme deux chatoyants morceaux d'ambre, enchâssés dans une chair pâle.

Paradoxalement, cette petite fille avait en commun avec Nabucco et sa sœur une origine inhumaine. Mais si elle aussi déviait du tronc commun des mortels, c'était dans les frondaisons les plus hautes, synonymes de prestige et de noblesse, et non les racines puantes et à moitié mortes dont étaient issus les Koyoms. Solea ne la connaissait pas, mais les pupilles verticales de ce regard en disaient bien assez : il devait s'agir de la jeune Leonora Svena, fille unique de la Baronne Gisla.

-Nabu ? dit-elle d'une voix un peu sourde, comme si elle avait la gorge irritée, étrange dans la bouche d'une enfant si jeune.

Ahurie, Solea se tourna vers son frère : Nabuco connaissait personnellement la fille de la Baronne ?

-Belestate, que faites-vous donc sur les terres ancestrales des Svena ? demanda le second cavalier, d'une voix elle aussi sourde comme un vent nocturne, mais qui était celle d'une femme adulte.

Belestate était le nom de famille des deux intrus, mais il était évident que cette femme, elle aussi vêtue de longs habits sombres et voilée d'une ample capuche, ne s'adressait qu'à Nabucco. Celui-ci pâlit à vue d'œil et Solea devina, à la manière dont il s'inclina, tout en se tordant les mains en gestes compulsifs et tremblants, qu'il devait répondre à Son Altesse la Baronne Gisla en personne. Avant qu'il eût le temps de balbutier quelque explication suppliante, sa sœur choisit de saisir l'occasion au vol :

-Votre Seigneurie ! dit-elle en se jetant à genoux aux pieds du cheval de la Baronne, lequel fit un écart, tout en soufflant des naseaux avec impatience. Je viens implorer votre clémence pour mon malheureux frère Septime Belestate, au nom du Sauveur !

-Tiens donc ! répondit la Baronne, en découvrant un visage pâle comme celui de sa fille, mais aux yeux d'un vert profond et froid, comme l'eau qui venait s'engouffrer dans

la rade de Fradlin. Il est déjà rare qu'un Koyom montre assez d'audace pour s'aventurer sur nos terres ancestrales, mais deux à la fois ! Voilà qui est sans doute une première.

La Baronne avait délibérément insisté sur le terme « Koyom », car elle savait à quel point Nabucco en souffrait. Elle avait un sourire faussement détaché, qui pouvait même paraître débonnaire à quiconque ne la connaissait pas. Mais le mage savait à quoi s'attendre. S'il devait tout ce qu'il était devenu à la générosité apparente de la Baronne, il ne se faisait pas la moindre illusion sur le tempérament cruel et inflexible de sa bienfaitrice.

-V... Votre Seigneurie, dit-il enfin, tentant de contrôler son bégaiement. Permettez-moi de... d'implorer à mon tour votre clémence pour... pour ma sœur et son arrogance inouïe... Je vous promets que cela ne se reproduira pas.

Solea s'étonna que le premier souci de son frère n'eût point été de se désolidariser d'elle et d'insister sur sa propre innocence. Mais de manière fort inattendue, le parvenu semblait décidé à assumer son appartenance à la famille Belestate et la responsabilité conjointe que l'opinion commune y associait. Le silence de la Baronne ayant sans doute paru de bon augure au mage, il tenta de faire se relever Solea. Refermant ses mains visqueuses et crochues comme les siennes sur ses épaules, il murmura une injonction à le suivre dans le dialecte des Koyoms.

-Qu'a-t-il dit ? demanda la Baronne à sa fille.

Ce fut une autre surprise pour Solea : Damoiselle Leonora Svena comprenait le langage des Koyoms, puisqu'elle traduisit très honnêtement les propos de son frère à sa mère. Tandis que son frère la forçait à se remettre debout pour la ramener à la ville, elle leva les yeux vers l'enfant à cheval et croisa son regard doré un instant.

Jamais elle n'eût osé normalement plonger ses yeux glauques dans ceux d'un membre de la caste sacrée des Barons Mestiviers, ceux que le peuple appelait les « Bienheureux ». Mais elle lut dans ces yeux de serpent une expression peinée, presque bienveillante, loin de la morgue infinie de la Baronne Gisla, qui semblait déjà horripilée de perdre son précieux temps à cause de l'impertinence d'une Koyom.

Peut-être y avait-il un espoir ? Priant pour que la jeune Bienheureuse entendît ses pensées, Solea tenta de transmettre dans ses yeux implorants tout ce qu'elle voulait leur dire : Septime avait eu tort, Septime regrettait certainement déjà son geste, mais il avait agi sous l'emprise de la passion...

-Belestate, reprit la Baronne. Vous ai-je donné congé ?

Nabucco cessa de tirer sa sœur par le bras et s'immobilisa. La Baronne n'avait pas utilisé le Grand Art, mais il se sentait pourtant comme paralysé, incapable de lever les yeux vers sa suzeraine. Il regarda à la dérobée le troisième cavalier, dont on ne voyait encore qu'une haute silhouette masculine, plongée dans la pénombre, suivant la Baronne comme son ombre, puis jeta un regard désespéré à la petite Leonora, sa seule alliée.

-Mère, dit celle-ci d'un ton hésitant. Nabucco s'est toujours montré d'une fidélité à toute épreuve. Ne pourrions-nous -

-Je ne vous ai pas donné l'autorisation de parler, ma fille, rétorqua la Baronne, sans

élever la voix ni même se fendre d'un ton irrité, car sa colère pouvait s'offrir le luxe d'être aussi froide que son regard. Belestate, ayez seulement la bonté de me rappeler pourquoi votre frère Septime a été condamné à l'écartèlement ?

Gisla Svena, Baronne de l'Île d'Automne, connue pour ses forêts denses et ses vallées encaissées entre d'anciennes montagnes au relief tourmenté, où la nuit tombait fort vite, même au plus clair de l'été, avait une excellente mémoire. De surcroît, l'affaire de Septime Belestate était sinistrement célèbre, de par les anciennes blessures qu'elle avait ravivées et l'anxiété qu'elle suscitait chez tous ceux qui étaient de sang pur... ou du moins non-Koyoms. Si elle posait cette question, c'était pour forcer son mage personnel à prononcer à haute voix l'ignominie qui avait corrompu sa propre famille, au mépris des bontés qu'elle avait eu pour lui.

-Eh bien ? répéta-t-elle. Auriez-vous perdu votre langue ? Cette langue fine et pointue ?

Nabucco avait en effet, comme Solea, Septime et la plupart des Koyoms, une langue plus étroite et plus longue que celle d'un être humain normal. Ce fut par cet appendice effilé qu'il bredouilla enfin sa réponse :

-Septime a été condamné pour avoir... levé la main sur un... sur un marchand nommé Valentino Ruggiero. Il l'a... grièvement blessé...

-Votre Seigneurie, je vous en supplie ! s'écria Solea, décidée à jouer le tout pour le tout, et tirant parti de la soudaine faiblesse qui semblait s'être emparée de son frère pour s'agenouiller à nouveau. Considérez par charité que Septime a agi sous l'emprise de la passion ! Cet infâme marchand -

-La victime, veux-tu dire ? l'interrompit la Baronne, s'adressant enfin directement à elle.

Solea échangea d'abord un regard avec son frère, dans lequel elle ne lut qu'une horreur terrifiée, face à la stupéfiante audace qui était la sienne. Il l'avait lâchée mais avait la main levée dans sa direction, selon un geste qu'elle lui avait déjà vu faire : il hésitait à faire usage sur elle du pouvoir qu'il avait acquis par-delà les mers. Dieu seul savait quels démons les étrangers avaient implantés dans son corps, mais il ne pouvait invoquer leurs maléfices qu'en imprimant à ses mains des gestes très particuliers, qui ne ressemblaient à rien d'autre. Mais la faire taire en ayant recours, en présence de la Baronne, à la magie - quelle qu'elle fût - sans y avoir été invité pouvait constituer une offense aussi grave que sa supplique, aussi Nabucco était-il sans doute piégé entre deux injonctions contradictoires.

-La vic... reprit Solea, décidément incapable d'employer ce terme pour désigner le marchand. Messire Ruggiero avait frappé à mort Miranda, une -

-Une autre Koyom, n'est-ce pas ? l'interrompit à nouveau la Baronne, avec l'un de ces sourires mauvais que redoutait tant sa fille, car il indiquait que sa mère s'amusait à pousser à bout son interlocuteur. Comme toi et ton frère ?

-Oui, votre Seigneurie, poursuivit Solea, toujours prosternée, les poings fermés et le regard posé sur les sabots du cheval bai que montait la Baronne. C'est-à-dire... Non... Miranda, elle, n'est pas libre...

-Libre ou non, quelle différence ? demanda l'aristocrate à la cantonade, comme si elle soliloquait. Pour un Koyom, je veux dire ! Il semble que vous fassiez un bien mauvais usage de la liberté que nous eûmes la faiblesse d'accorder à certains d'entre vous.

-Septime l'aimait ! reprit Solea, posant son visage au sol, les mains jointes dans l'attitude qu'on prêtait aux représentations de Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur. Il n'a agi que dans l'égarement de la passion... Par pitié, votre Seigneurie ! Ne le condamnez pas pour avoir aimé ! Vous seule pouvez commuer sa peine...

-Un Koyom *peut-il* seulement aimer ? s'enquit la Baronne auprès de sa fille, comme si c'était l'unique élément de la supplique qui eût retenu son attention.

Cette petite phrase fut comme un coup de poing au ventre pour Solea. Même Nabucco grimaça en l'entendant. Une réponse inattendue se fit entendre, dans la voix sourde de Leonora :

-Mère, si ce n'était le cas, pourquoi prendrait-elle le risque d'implorer votre clémence au profit de son frère ?

La Baronne éclata de rire, comme si sa fille venait de se fendre d'un trait d'esprit. Nabucco avait appris à redouter les manifestations de gaieté de son Altesse. Ce rire qui roulait comme une pierre dans un souterrain, prête à tout écraser sur son passage, annonçait en général un redoublement de sévérité. Dans quel pétrin cette petite idiote de Solea s'était-elle donc fichue ? Chaque fois qu'il se sentait pris au piège, le jeune mage adressait mentalement au Sauveur l'une des prières que le Père Giuliano lui avait enseignées : *Domine Deus, spero per gratiam tuam remissionem omnium peccatorum...* Mais il n'eut pas le temps de finir, car le troisième cavalier quitta l'ombre où il était tapi, pour parler à son tour.

Plus grand qu'un homme d'une bonne tête, il avait l'apparence d'un pantin livide et dégingandé, comme l'une de ces marionnettes aux visages de porcelaine qu'utilisaient les saltimbanques de la Foire aux Coquillages. Ses yeux longs et effilés comme des feuilles de laurier avaient un éclat doré et un scintillement évoquant le rougeoiement de braises menaçantes, celles qui peuvent emporter une maison imprudente, cachées sous un linceul gris de cendres. Deux pupilles noires, verticale comme celles d'un serpent, y brillaient à la manière d'une paire d'yeux supplémentaire, opaques et profonds comme deux gouffres entrouverts.

Il semblait vêtu de cuir, d'un vert sombre aux reflets mordorés, mais il parut à Nabucco et Solea que c'était tout simplement sa peau, qui devenait écailleuse à partir du cou, comme s'il n'était qu'une créature reptilienne affublée d'un masque de chair. Sa monture noire se déplaçait comme un spectre, sans bruit et sans même déplacer les feuilles mortes sous ses sabots. Il évoquait quelque monstre ayant rampé sous le manteau de la nuit pour se séparer d'elle, comme un cauchemar qu'on ne pouvait normalement voir qu'avec les yeux clos.

Aucun des deux Koyoms n'avait jamais vu le Primogène, mais ils comprirent très vite qu'ils se trouvaient en sa présence. Immédiatement, automatiquement, ils se signèrent et

Nabucco lui-même tomba à genoux.

De l'autre côté de l'étroit bras de mer séparant l'Île d'Automne de l'Île Verte régnaient les Barons Shara. Comme les Svena et les autres familles mestivières gouvernant l'archipel, les Shara devaient leur part immortelle et même leur nom à leur Primogène. Mais contrairement à Svena, Shara se montrait. Même les gens de Fradlin avaient vu le Primogène de leurs voisins. Lorsqu'il choisissait de se montrer, Shara apparaissait aux mortels sous une forme immense, assez monumentale pour jeter une ombre gigantesque sur les cités jumelles de Seur et Fradlin. Svena, en revanche, restait toujours caché, à tel point que certains doutaient de son existence.

Mais cette nuit-là, Svena le Primogène, qui avait fait le don de son sang aux ancêtres de la Baronne Gisla et de sa fille Leonora, se tenait devant eux, sous une forme presque humaine. Pour la première fois peut-être depuis la chute de l'Empire et l'avènement des Barons Mestiviers, des yeux de Koyoms contemplaient les traits réguliers et sévères de Svena en habit de mortel.

À la surprise de la Baronne, à la surprise de sa fille, à la surprise de Nabucco, à la surprise même de Solea, ce fut celle-ci qui osa s'adresser à l'immortel :

-Votre Sainteté...

-Solea Belestate, dit la voix du Primogène, grave et sifflante comme un ouragan nocturne, jusqu'où es-tu prête à aller pour sauver ton frère du supplice de l'écartèlement ?

Nabucco leva les mains vers sa sœur, en un geste dérisoire pour l'empêcher de répondre. Mais Solea saisit la balle au bond, ravie de la chance inespérée qui s'offrait à elle, sans réfléchir aux conséquences de ce qu'elle allait dire :

-Jusqu'où vous le souhaiterez, votre Sainteté.

Alors seulement, elle tourna son regard vers son frère, mage stupide et impuissant, malgré les sortilèges dont on lui avait farci le crâne par centaines dans un pays lointain.

-Qu'as-tu fait ? lui dit-il d'une voix blanche, dans leur dialecte.

-La même chose que toi, mon frère, répondit simplement la jeune Koyom, de sa voix creuse et liquide. J'ai conclu un marché.

†

Les Svena étaient des oiseaux de nuit et bien peu d'heures du jour les trouvaient éveillés. Mais lorsque l'œil de la Baronne vit poindre l'aube de l'autre côté du lac qui entourait le Manoir Svena, elle était encore bien trop en colère pour pouvoir trouver le sommeil. Marchant de long en large sur la terrasse qui surplombait l'eau calme et froide du lac, elle se répandait en imprécations sinistres à l'intention du Primogène, dont elle portait pourtant le nom et le sang, ce sang sans lequel elle n'eût certainement pas pu exercer le Grand Art :

-Et l'autre petite imbécile... « Votre Sainteté »... Pour qui se prend-elle... Pour qui se prennent-ils ! ? Et Svena qui s'amuse à flatter leur arrogance : quelle absurdité ! Quelle folie !

Appuyée à la rambarde de pierre, Leonora regardait l'aurore. Elle savait que sa mère s'emportait contre la race servile des Koyoms, dont elle semblait toujours redouter une propension à la révolte, ce qui la conduisait immanquablement à châtier durement la moindre forme d'irrévérence de leur part. Cela, c'était commun. Ce qui ne l'était pas, c'était l'attitude du Primogène.

Svena avait le droit d'imposer sa volonté à la famille qui portait son nom. Ce n'était écrit nulle part, mais c'était évident. Sans son Primogène, la lignée des Barons Svena n'était plus rien, car elle perdait la pratique du Grand Art. Gisla n'était guère accoutumée à se sentir impuissante, d'autant plus que l'immortel ne partageait guère la vie de ceux auxquels il était apparenté. Leonora ne l'avait vu que trois fois. Lorsqu'il leur était apparu sous forme humaine la veille au soir, elle se souvenait avoir pensé : « C'est à cela que ressemble un dragon vêtu d'une chair d'homme ? »

Qui pouvait prétendre savoir à quoi pensait l'un des dix-sept immortels, qui avaient renversé le pouvoir des anciens Empereurs ? Ou même *comment* il pensait ?

Mais tout de même... Leonora comprenait le désarroi de sa mère : pourquoi avoir ainsi conclu un marché avec une Koyom ? Solea Belestate était comme Nabucco, ou le désormais tristement célèbre Septime, fille d'affranchie et, à ce titre, aussi libre que n'importe quel être humain dans l'archipel. Mais elle restait une Koyom. Lors de la messe, elle devait rester debout au fond de l'Église avec sa famille, entrer en dernier et sortir en premier. Elle gardait les yeux baissés lorsqu'elle croisait un fils d'Adam ou une fille d'Ève. Mais elle avait eu l'audace inouïe de regarder le Primogène dans les yeux !

La petite fille sentit soudain les longues et fines mains de sa mère se poser sur ses épaules, et les serrer fortement. La Baronne faisait toujours cela, lorsqu'elle était agitée. Le contact de sa fille semblait l'apaiser. Elle attira son unique héritière dans ses bras et l'entoura de la longue pèlerine noire qu'elle avait gardée.

-Mère... osa Leonora, pourquoi vous être montrée si dure avec le frère de Nabucco ? Il a versé le sang d'un homme, soit, mais il ne l'a pas tué. Si vous ne l'aviez pas condamné à l'écartèlement, sa sœur ne serait pas venue et rien de tout cela...

La Baronne l'interrompit d'une voix soudainement pédagogue, presque tendre, dont toute trace de colère avait disparu, comme si elle profitait de l'occasion pour lui transmettre l'un des secrets du périlleux statut de Baron Mestivier :

-Koyoms ou pas, il est deux types de manants, ma fille : ceux qui nous admirent et nous envient plus qu'ils ne nous haïssent, et ceux qui nous haïssent plus qu'ils ne nous admirent ou nous envient. Dès lors que les seconds deviennent trop nombreux, nous sommes en danger. Nabucco Belestate appartient à la première catégorie, mais son frère Septime à la seconde. Koyoms ou pas, ces gens-là doivent disparaître, et le plus tôt possible, qu'ils aient ou non eu le temps de tuer.

La voix était aussi calme qu'irrévocable. Le ton était celui de l'énoncé d'un théorème. Aussi logique et indubitable. Mais Leonora ne se sentait pas tout à fait convaincue, aussi se risqua-t-elle à demander :

-Et... Et Solea ? Leur sœur... ?

-Celle-là, l'avenir seul nous dira à quel catégorie elle appartient. Si c'est la seconde... Dieu nous vienne en aide !

Leonora observa sa mère à la dérobée. Le visage pâle de la Baronne semblait dévoré d'inquiétude. Si un accord entre une Koyom et un Primogène était sans doute un fait sans précédent dans l'histoire compliquée et tortueuse de l'archipel - que Leonora connaissait fort bien grâce aux leçons de Nabucco - elle ne comprenait pas en quoi cela pouvait susciter chez Gisla Svena une telle anxiété.

†

Solea noua le baluchon où elle avait serré quelques citrons, un quignon de pain frais, un morceau de poitrine fumée et un flacon de vin de Santa-Lucia. De l'autre côté de la longue table familiale, l'homme en croix la regardait de ses yeux de bois clair. Il semblait toujours à Solea que son regard changeait, quand elle se trouvait seule face à lui. Lorsque ses parents et ses quatre frères et sœurs qui vivaient encore à la maison se rassemblaient autour de cette table, le crucifix devenait un simple élément de décoration, même si toute la famille se signait dévotement face à lui avant d'entamer leur pitance.

Mais dans le calme de cette matinée pluvieuse de germinal, sans le bourdonnement des paroles et des rires de sa famille, l'expression douloureuse et caricaturale de l'homme crucifié revêtait une signification mystérieuse. Ses yeux écarquillés par la souffrance semblaient posés sur le tissu rouge du baluchon et les quelques vivres qu'il renfermait, comme s'il jugeait dérisoire sa tentative d'améliorer le quotidien de son frère Septime, quelque part dans les geôles sinistres et puantes de la Forteresse Galuca.

Savait-il ? Le Père Giuliano disait qu'il savait. En ce cas, comment pouvait-il accepter qu'elle, Solea, fût libre alors que Septime était encore si près de l'échafaud ? Ignorait-il qu'elle était coupable, elle aussi ? Que sans elle et sans cette... cette fille étrangère, l'amie sans-dieu de Nabucco, Septime n'eût sans doute jamais versé le sang de Messire Ruggiero.

Devant les Svena et leur Primogène, elle avait parlé de Miranda et évoqué les sentiments de son frère envers cette jeune Koyom, mais elle ne savait que trop que l'aiguillon qui avait poussé Septime à la révolte était tout autre. Miranda était belle, même pour une Koyom. Elle souriait souvent et avait de grands yeux en amande. Septime l'aimait, bien sûr. Mais combien, parmi les Koyoms, avaient vu périr un être cher sous les coups d'un maître trop dur ? Comme les femmes des pêcheurs ou des marins, tout Koyom devait vivre avec cette crainte de perdre un jour ceux qu'il aimait.

C'était injuste et cruel, mais que faire contre ça ? Pour n'importe quel Koyom, le geste vindicatif de Septime était aussi vain que celui de ce roi antique qui fit fouetter la mer, pour avoir emporté sa flotte dans une tempête. Mais Septime ne pensait plus comme un Koyom. Et cela, Solea savait que c'était par sa faute et celle de l'étrangère, l'amie de Nabucco aux yeux bleus et au sourire narquois.

Le bourdon de l'église Sainte-Sophie sonna Tierce et son bruit clair tira Solea de ses pensées. Elle devait se hâter le long du petit chemin de pierre qui montait jusqu'à la

Forteresse, sans quoi les geôliers ne la laisserait plus voir son frère. Mais auparavant, il fallait renouveler l'alliance. Le Père Giuliano disait que l'homme crucifié était mort pour sauver les âmes, toutes les âmes, même les plus seules, les plus désespérées, les plus humbles, les plus... les plus *sales*... comme dirait le vicaire Sconi, en la toisant avec dégoût. Elle se signa, puis joignit les mains et se prosterna sur le sol, face au crucifix :

-Sauveur, sauve mon frère ! Toi, tu sais qu'il n'a agi que sous l'emprise d'une colère légitime ! Sauveur, si Tu es mort pour tous... pour nous aussi, en somme... ne nous abandonne pas ! Aujourd'hui, je renouvelle mon alliance avec Toi.

Car il fallait encore sauver Septime. Par édit de la Baronne et sans doute au corps défendant de celle-ci, à en juger par l'expression de dégoût qui s'était peinte sur ses traits lorsqu'elle avait conclu son marché avec le Primogène, Septime avait été gracié, mais n'avait toujours pas quitté la Forteresse Galuca. Sans doute la Baronne, revancharde, faisait-elle à dessein traîner les choses en longueur.

-Sauveur, protège-nous de la vindicte des Orgueilleux...

Les « Orgueilleux » étaient pour Solea la Baronne et ses proches, ainsi que toutes les familles que le peuple appelait « mestivières ». C'était un nom étrange, car elle savait qu'il désignait ceux qui travaillaient la terre, et pourtant aucune des dix-sept lignées des Barons Mestiviers ne se penchait plus sur la glèbe depuis longtemps.

Quel que fût le passé de ceux qui avaient renversé la dynastie des anciens empereurs, elle les désignait par ce sobriquet que le Père Giuliano eût sans doute trouvé peu charitable, avec son sourire affable et débonnaire, saupoudré de bienveillante réprimande. « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. », lui dirait-il sans doute. Mais pourquoi ne pas les juger, elle qui ne craignait pas d'être jugée en retour ? Elle qui était jugée chaque jour que Dieu faisait : *Koyom*, race servile et diabolique, née des tréfonds de l'Enfer.

Elle avait demandé une fois au Père de lui montrer ce passage dans les Écritures. Nabucco lui avait appris à lire et elle put en déchiffrer patiemment les lettres, dans la langue sacrée : *Nolite iudicare ut non iudicemini...* C'était dans cette langue qu'elle disait les prières à la messe, sans vraiment les comprendre. Mais ce jour-là, il lui avait semblé percevoir un sens caché derrière ces mots inconnus. Elle avait continué à lire : *In quo enim iudicio iudicaveritis iudicabimini et in qua mensura mensi fueritis metietur vobis...* Puis elle avait levé ses yeux noirs de poisson, liquides et glauques, vers le prêtre, qui avait complaisamment traduit : « Car on vous jugera du jugement dont vous jugez, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez ».

Cette phrase, qui se voulait un avertissement, une incitation à ne point juger, avait sonné à ses oreilles comme une promesse secrète du Sauveur. Un jour, un jour lointain peut-être, elle serait « mesurée avec la mesure dont elle mesurait ». Elle serait traitée à égalité avec les *Tlax*, ceux qui se désignaient eux-mêmes par ici comme les Humains. Ainsi, il lui fallait juger et juger encore, afin que cette ère bénie arrivât enfin ! Et elle ne s'en privait guère : tous les Tlax devenaient pour elle les Orgueilleux. Les Barons Mestiviers, les soldats du Guet au pas lourd, les commerçants hautains vêtus de soie et de velours,

les artisans au verbe acide qui brandissaient leurs outils comme des armes, les marins aux yeux brillants de fièvre et d'alcool qui se moquaient de son haleine, alors qu'eux-mêmes empestaient la sueur et le sel, le vicaire Sconi et les moines au regard méchant qui accompagnaient la procession de l'Évêque à Pâques... et les Primogènes.

-Sauveur, protège-moi de la cruauté du Primogène.

Elle avait désormais une dette envers Svena, mais ignorait ce qu'il exigerait d'elle. Même si Septime se morfondait toujours dans sa geôle, il n'avait pas été écartelé en place publique. Il vivait encore et la clémence inespérée de la Baronne avait un prix. En quoi elle, petite Koyom femelle parmi tant d'autres, pouvait-elle rendre un quelconque service à un être de la stature du Primogène ? Nabucco avait pour lui le bâton de mage qu'il avait ramené fièrement de l'étranger. Mais elle ? Qu'avait-elle, sinon cette promesse, ténue mais éternelle, tapie dans les lettres dorées des Écritures ? *In qua mensura mensi fueritis metietur vobis...* Si seulement !

Comme à chaque fois, elle acheva son rite par les prières en latin et en grec qu'elle connaissait par cœur, et récitait toujours en hâte, comme si elle redoutait qu'un ange lui coupât la parole. Puis elle se releva, prit son baluchon et quitta la maison familiale, vide à cette heure de la journée. Une fois la petite clef de fer qu'elle portait en pendentif dûment tournée dans le verrou, elle put trottiner en direction de la Forteresse.

Elle se sentait légère, joyeuse, voire même optimiste. Elle avait renouvelé l'alliance. Le Soleil brillait doucement, juste assez pour réchauffer sa peau écailleuse, et c'était comme si Dieu lui souriait. Son pas rapide et sautillant résonnait d'un son clair sur les pavés. Tenant son baluchon sur sa poitrine comme un objet précieux, elle s'autorisa à répondre au sourire solaire. Et pourquoi ne serait-elle pas gaie, après tout ? N'avait-elle point sauvé son frère de la mort ?

Il y avait quelques jours à peine, lorsqu'elle avait décidé de marcher jusqu'au Manoir Svena, on avait déjà choisi quatre chevaux et forgé les chaînes à l'intention de Septime Belestate, le Koyom qui avait porté la main sur un être humain, un fatidique matin de pluviôse, au vu et au su de tous, dans la cohue du marché de Fradlin. Mais aujourd'hui, il respirait encore... l'air croupi et vicié d'une geôle, certes, mais il vivait toujours. C'était inespéré. Elle-même n'y avait guère cru. Elle avait douté de la miséricorde divine, mais l'alliance tenait. Même face aux Svena et à leur Primogène, face à la colère des gens de Fradlin, écœurés d'une clémence si mal placée, l'alliance qu'elle avait tissée avec le dieu crucifié était respectée.

Faisant un détour aux abords de la Cathédrale Notre-Dame-du-Midi, elle prit le temps de contempler le tympan de pierre peinte qui surmontait la porte principale de la nef. Elle détailla un à un les petits personnages qui sortaient de leur tombe à l'appel d'anges soufflant dans de longues trompettes. Nobles et ecclésiastiques au premier plan, puis bourgeois, puis pêcheurs et paysans... et en dernier, à peine visible mais indéniablement présent : un petit être aux yeux de crapaud, aux cheveux grossièrement figurés, ressemblant à un bouquet d'algues flottant entre deux eaux et aux mains aux doigts trop longs. La

peinture verte de sa face batracienne ou reptilienne s'écaillait déjà, mais elle n'avait certainement pas le teint blanc ou rosâtre des autres personnages. Un Koyom.

Lorsqu'elle était enfant, le Père Giuliano avait accueilli cette idée d'une moue dubitative, mais même lui avait été forcé de reconnaître que ce petit être n'était pas tout à fait humain. La cathédrale avait été bâtie un siècle plus tôt, dans l'enthousiasme des années qui avaient suivi la chute de l'ancien Empire, et par des Vermiliens, tous nés sur l'une de ces îles dont les rivages tortueux et découpés leur avait valu ce nom étrange de Vermili. I Vermili était le pays de ceux qui avaient bâti cette cathédrale, mais c'était aussi celui où vivaient les Koyoms depuis toujours. Alors, que pouvait donc représenter ce petit humanoïde verdâtre, sinon l'un des membres de cette lignée infernale semi-humaine, dont les citoyens vermiliens avaient fait leurs esclaves ? N'était-ce pas là la preuve que le Sauveur était là pour tous ? Y compris les Koyoms ?

-Ou bien c'est une manière d'illustrer la grandeur de la miséricorde divine : elle s'étend jusqu'aux êtres inférieurs et méprisables que nous sommes, dirait sans doute cet imbécile de Septime.

Mais elle avait renouvelé l'alliance : preuve qu'il avait tort. Ceux qui avaient sculpté ce tympan avaient été guidés par la sagesse du Sauveur. Un jour, l'un d'entre eux s'était certainement demandé : qui donc ajouter dans ce petit espace ? Qui d'autre pour quitter sa tombe au jour du Jugement Dernier et répondre à l'appel du Sauveur ? Peut-être qu'à cet instant, un Koyom était passé devant l'échafaudage, juste sous les yeux du brave artisan, occupé à se gratter la tête avec le manche de son burin. Un petit portefaix, sans doute ? Comme celui qui était représenté, le dos voûté par son travail, mais les yeux levés vers le ciel. Peut-être même le regard de l'homme et celui du monstre s'étaient-ils croisés et la providence divine avait-elle ému le cœur du sculpteur...

Ou alors personne n'était passé sous l'échafaudage à cet instant, mais l'homme portait en lui l'infortune des Koyoms. Se pouvait-il qu'il fût, à peine et d'une manière qui ne se voyait pas, quelque peu cousin des esclaves humanoïdes qui œuvraient aux tâches les plus ingrates ? On n'en parlait guère, même parmi les Koyoms, mais il suffisait de regarder ceux-ci pour voir qu'ils n'étaient pas tous nés aussi près des Enfers. Comme le personnage du tympan, Nabucco avait ces cheveux noirs et huileux, s'agglutinant en mèches ressemblant à des algues, qui étaient si fréquents chez la race servile. Mais elle, Solea, avait des cheveux d'un gris très clair, fins comme ceux d'une jeune fille. Si leur mère était une Koyom, leur père était humain, après tout.

Même mêlé au sang rouge, sang noir reste noir... Voire. Elle avait remarqué que le cordonnier Quieto travaillait toujours avec les mains gantées de cuir, même au plus fort de l'été. Il disait que c'était pour éviter de se blesser avec l'une de ses aiguilles. Une fois, une fois seulement, elle l'avait vu les ôter. C'était une chaude et lourde après-midi de thermidor, alors qu'elle avait cinq ans à peine. La rue était déserte, et les habitants du quartier Sainte-Sophie étaient terrés dans la fraîcheur de leurs petites maisons basses. Pas un pas ne venait troubler le chant monotone des cigales.

Pourtant elle était sortie, à la poursuite d'un chat haret venu chercher refuge chez eux, mais qui n'avait nulle envie de s'offrir à la caresse pour autant. Elle était passée par la petite porte de derrière et Quieto ne l'avait pas remarquée tout de suite. Occupé à tremper ses mains dans un bol rempli d'eau pour s'humecter le visage et le torse, il se croyait seul, dans son atelier pourtant ouvert sur la rue. Il faisait si chaud cet été-là ! Aucune ombre ne prenait naissance sous les pieds de la petite Koyom. Qui sortirait donc en plein midi ?

Quieto devait se penser aussi seul que s'il eût été à l'intérieur de sa demeure, derrière le paravent de ses murs de pierre meulière. Solea avait machinalement suivi du regard le mouvement de ses doigts passant sur son visage, et elle en avait oublié le chat aussitôt.

Ces doigts étaient longs et fins, mais ils se terminaient par d'étranges boules épatées. De plus, ils n'étaient que quatre à chaque main. Les Koyoms de sa famille avaient des mains griffues, mais il arrivait de voir sur certains Koyoms ces mains de grenouille. Ainsi, Quieto était des leurs ?

À cet instant, leurs yeux s'étaient croisés. La petite Solea n'était pas accoutumée à lire dans les yeux d'un adulte une supplication muette, mais elle comprit immédiatement la panique qui venait de saisir son voisin. Le cordonnier Quieto, qui d'ordinaire était parmi les plus méprisants des gens du quartier à leur égard, et ne manquait jamais de cracher sur le passage de son père, comme s'il déshonorait sa race toute entière parce qu'il s'était présenté devant Dieu avec une Koyom à son bras... Le cordonnier Quieto avait du sang Koyom. Il faisait manifestement tout son possible pour le dissimuler. Pour donner le change, il avait même fixé à chacune de ses deux mains inhumaines un auriculaire de bois, fort joliment tourné.

Pour demander son silence, il avait placé devant sa bouche l'un de ces doigts qui trahissait qu'un peu de sang noir avait malgré tout teinté le carmin de ses veines. Elle s'était contentée de lui indiquer d'un bref hochement de tête qu'elle avait compris, avant de rentrer chez elle, de toute la vitesse de ses petites jambes, avec autant de hâte que si elle avait vu le Diable en personne. Avait-elle accepté ? Elle ne l'avait en tout cas jamais dénoncé. Et lui n'avait plus jamais craché ni juré sur le passage de son père.

Ainsi, le sculpteur gardait-il peut-être lui aussi par-devers lui quelque inavouable secret de la sorte. S'il ne pouvait rien en dire, de peur qu'on lui interdît à jamais de travailler sur un ouvrage aussi sacré qu'une cathédrale, peut-être pouvait-il, comme le cordonnier qui avait cessé de les insulter, rendre un discret hommage à ses infortunés cousins, qui eux ne pouvaient espérer masquer leur origine impure.

Sa foi et son humeur revigorées par ce petit signe de pierre, muet mais permanent, elle reprit le chemin de la Forteresse. La rue pavée devint vite une sorte d'escalier aux marches larges, adaptées au pas sûr des petits baudets gris, sur lesquels les paysans des alentours de Fradlin apportaient leurs denrées pour les vendre. Il fallait ensuite traverser quelques vergers d'orangers pour arriver au roc de pierre blanche sur lequel était perchée la Galuca, comme un aigle immobile. À mi-hauteur entre la mer et l'orée de la forêt obscure où se cachaient les Svena, elle dominait la cité portuaire et hébergeait le régiment des Gardes-

Frères, à qui la Baronne confiait ses criminels.

Nabucco lui avait dit une fois que la Galuca était déjà là du temps des anciens empereurs, et que leur bannière blanche y avait flotté bien avant que l'étendard noir des Svena y soit hissé. On avait depuis ses tours une vue dégagée sur le port, la baie, le détroit, et même la cité voisine de Seur, de l'autre côté du pont de pierre qui reliait les deux villes. Ses pierres ocres avaient vu la chute de la dynastie qui régnait jadis sur l'ensemble de l'archipel des Vermili, et Svena lui-même, qui n'était pas encore Primogène, avait tué les soldats impériaux qui y vivaient alors.

Lorsque Nabucco lui avait raconté cela, elle s'était demandé si la couleur ocre des pierres venait du feu que le dragon avait dû vomir sur la forteresse. Mais son frère avait ri :

-Svena n'est pas Shara. Le Primogène de la famille Shara, les Barons de Seur, est l'un de ces dragons qu'on appelle hypériens, qui vient d'Hypérion, l'antique nom du Soleil, car on dit qu'ils descendent de ce Titan. Tu l'a vu une fois, survolant le détroit entre Fradlin et Seur : sa robe est d'un éclat flamboyant de rubis, et son souffle est en effet de feu. Svena quant à lui est... C'est un être nocturne. J'ignore à quoi il ressemble, mais à l'école qui m'a donné mon bâton de mage, on m'a dit qu'il descendait sans doute d'un autre Titan : Nyx, l'ancien nom de la Nuit. Son haleine n'a rien de plus dangereux qu'une brise nocturne.

-Alors, comment a-t-il tué les soldats de la Galuca ? avait-elle demandé, suspicieuse comme toujours, lorsqu'il évoquait ces mystérieux savoirs qu'il avait acquis à l'étranger.

-La légende dit qu'une nuit, les soldats ont été réveillés par un chant mélancolique et grave. Une mélopée magnifique qui semblait venir de la Lune elle-même, qui brillait dans le ciel, en un fin croissant presque invisible. Ils l'ont écoutée, transportés par cette mélodie qui semblait étreindre leur âme, puis un nuage est venu voiler l'astre nocturne, et la voix s'est tue. Ceux qui devaient dormir sont partis se recoucher, mais ne se sont jamais réveillés. Au matin, les sentinelles les ont trouvés morts dans leurs lits.

-Alors, ce n'est pas son souffle mais sa voix, qui peut tuer ?

Nabucco avait acquiescé gravement. Pourtant, elle avait entendu cette voix, puisque le Primogène s'était adressé à elle. Sa mère la trouverait-elle morte dans son lit un de ces quatre matins ? Parce que Svena lui avait parlé ? Même sous une apparence humaine ? À quoi ressemblait-il sous sa vraie forme ?

Elle regarda l'emblème des Svena qui flottait au-dessus des remparts : un dragon rampant, d'un blanc de craie sur un fond noir. La bête était effrayante, mais aussi grotesque, toute en cornes et griffes, avec une gueule longue comme le bec d'un corbeau freux, et des ailes qui semblaient bien petites pour soulever son corps. Un dragon cloué au sol ? Peut-être était-ce pour cela qu'on ne le voyait guère. Il n'osait montrer son corps immense et lourd, incapable de prendre son essor dans le ciel nocturne de Fradlin, pour voiler la Lune de ses ailes immenses.

-Solea... dit une voix derrière elle.

C'était une voix de femme. En se retournant, elle la reconnut aussitôt : elle n'avait

guère changé depuis deux ans. Toujours la même chevelure noire, descendant en boucles épaisses jusqu'à sa taille, même peau mate, à peine marquée par quelques rides, et les mêmes yeux bleus, peut-être encore plus clairs qu'avant. Nabucco lui avait dit qu'il arrivait aux mages qu'un voile blanc descendît sur leur regard, lorsqu'ils abusaient de leur pouvoir. Celle-là souriait. Inexplicablement, elle semblait heureuse de la voir.

-Tu as bien changé, Solea. Tu es une vraie jeune femme, à présent.

« Une vraie femme »... Solea se rendit compte à cet instant que c'était pour cela qu'elle n'avait pas oublié la magicienne, l'amie de Nabucco, qu'il avait rencontrée entre les murs de cette lointaine école étrangère : elle ne s'était jamais adressée à eux comme à des Koyoms. Peut-être justement parce qu'elle était étrangère.

-Clarensia ? Que fais-tu ici ? répondit la Koyom, son baluchon toujours serré sur sa poitrine.

Mais Clarensia se contenta de sourire. Vêtue comme dans le souvenir de Solea d'une longue robe bleue, ce méchant petit poignard glissé dans sa ceinture comme si elle était l'un de ces boucaniers malpropres qui hantaient les bordels de Fradlin, elle semblait être une apparition évoquée par ses souvenirs d'adolescente. La pointe de ses bottes qu'on voyait sous l'ourlet de sa robe ne portait pas la poussière sèche du sentier. Comme Nabucco, elle était arrivée jusqu'ici par un autre chemin, imperceptible aux profanes comme Solea.

-C'est à cause de Septime, n'est-ce pas ? demanda-t-elle finalement.

-Pas seulement, répondit la magicienne en avançant vers elle, le bruit de ses pas donnant plus de réalité à sa présence. Je sais que tu y es retournée.

Comme si elle venait d'être prise en faute, Solea baissa les yeux. Ses rêves la trahissaient toujours... Il fallait s'y attendre : les images qui l'avaient hantée ces dernières nuits ne pouvaient qu'éveiller l'attention de la magicienne, même si celle-ci vivait dans une lointaine contrée froide, quelque part au nord, où on lui avait donné asile. Le songe ne connaît pas la distance.

-Ne compte pas sur moi pour te servir à nouveau de guide, reprit Solea en reculant d'un pas. Cette porte est close. À jamais close !

Sans savoir pourquoi, elle eut le réflexe de se signer, ce qui amusa Clarensia :

-Je suis une sans-dieu, comme tu dirais, mais pas un démon, Solea. Te signer ne me fera pas partir. Si ma présence t'importune, dis-le moi simplement.

Simplement... Il n'y avait que pour cette foutue magicienne que tout était simple. L'éloignement, le temps, l'or, la pensée : tout semblait facile pour Clarensia ! Tout semblait n'être qu'un jeu. Sauf ce que Solea voyait dans ses rêves. Sans qu'elle eût jamais compris en quoi, cette vie mystérieuse et farfelue qui commençait pour elle au seuil du sommeil était infiniment précieuse pour Clarensia.

-Qu'est-il arrivé à Septime ? Nabucco m'a dit qu'il était là-dedans, poursuivit la magicienne, en désignant du menton la Galuca.

Solea garda la tête obstinément baissée. Puisque son frère s'était confié à l'étrangère,

qu'avait-elle besoin de répondre ?

-Est-ce à cause de ce que nous avons trouvé dans le Labyrinthe ? insista Clarensia.

La Koyom resta cachée derrière le rideau de ses cheveux gris, mais le tremblement de ses mains était éloquent.

-Est-ce que... Est-ce que tu m'en veux, Solea ?

Il semblait y avoir une véritable inquiétude, dans l'inflexion de la voix de la magicienne. En quoi ses sentiments pouvaient-ils lui importer ? Elle n'avait guère montré d'égards alors pour les siens ou ceux de Nabucco, deux années auparavant, lorsque Septime avait quinze ans.

-Pas plus qu'à moi-même, répondit enfin la Koyom, levant ses immenses yeux noirs globuleux vers ceux de son interlocutrice.

Clarensia la regarda avec une expression navrée. L'étrangère se sentait-elle coupable ? Savait-elle seulement ce que cela signifiait, elle qui ne croyait en aucun dieu ?

-Moins qu'à moi-même, reprit Solea, par acquit de conscience.

Car c'était avant tout elle-même qu'elle blâmait. Sans elle, ni Clarensia ni Septime n'eût trouvé le chemin du Labyrinthe et de ce qui s'y trouvait... cette *chose* qui avait instillé en son frère une colère immense et dangereuse contre les Tlax, les êtres humains.

-Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? demanda la magicienne, en tendant les mains vers elle, comme si elle implorait de pouvoir réparer.

-Non, dit Solea en haussant les épaules. J'ai passé un marché avec le Primogène.

-Oh, Solea !

Clarensia mit ses mains devant sa bouche, horrifiée. L'idée même d'un quelconque accord passé entre une jeune Koyom et un être aussi puissant que Svena lui-même emplit la magicienne d'une violente nausée. Elle pâlissait à vue d'œil, tâchant de trouver les mots pour faire comprendre à la jeune fille sa terrible erreur. Fallait-il lui dire que si le dragon avait mille formidables manières de s'assurer de sa loyauté, elle en revanche n'avait nul moyen de le faire tenir parole ?

-Tu n'aurais pas dû. On ne négocie pas avec un dragon.

-Qu'en sais-tu ? Il m'a adressé la parole ! À moi, Solea Belestate ! As-tu déjà parlé à un dragon ?

À la surprise de Solea, la magicienne baissa les yeux et murmura, comme si c'était un souvenir honteux ou douloureux :

-Oui... Il y a sept ans de ça.

Clarensia faillit ajouter : « Un être vénérable, bien plus vieux que Svena. » Mais à quoi bon ? Il ne s'agissait pas d'en remontrer à la jeune Koyom. Pourquoi raconter qu'elle avait fait face à un être qui était à la fois le ciel et la terre, dans un lointain pays au nord, où la nuit durait la moitié d'une année ? La magicienne elle-même n'était pas certaine de bien comprendre ce qui s'était passé alors... quand la tempête faisait rage sur cette contrée oubliée des dieux et qu'elle avait hurlé quelque chose au chaos obscur devant elle, et que ces ténèbres glaciales, s'étendant à l'entour comme un vertigineux abîme, lui avaient

répondu.

Que pouvait-elle dire à Solea ? Aux Vermili, les dragons étaient présents. Certains pouvaient même les toucher. Parce qu'ils avaient uni leur chair aux dragons, les Barons portaient dans leurs veines *l'ichor*, le sang prodigieux des anciens Titans, qui avaient enfanté ces monstres, comme des rêves issus des limbes de leur profond sommeil, presque indistinct de la mort. Lorsque le fluide sacré se faisait trop rare au sein de l'une des familles mestivières, elle offrait une de ses femmes ou un de ses hommes pour...

Non, décidément, rien de ce qu'elle avait vécu ne pourrait aider Solea. Koyoms ou non, les Vermiliens considéraient les Primogènes comme des Anges, des messagers de leur dieu crucifié. Il y avait de quoi se demander pourquoi les cosmogonistes leur donnaient ce nom de « dragon », tout en l'utilisant pour la... créature dont elle avait seulement pu entendre la voix, ressentir la présence et le regard, sous ce ciel privé d'étoiles et de Lune. Et pourtant, elle lui dit :

-Je sais que Svena, comme Shara, Svaami ou les autres... sont comme des saints pour vous. Mais crois-moi, Solea, lorsque je me suis trouvée face à cette force, j'ai compris que je n'étais rien à ses yeux... que je n'avais pas plus d'importance qu'une pierre sur son chemin.

Pour toute réponse, la Koyom la regarda en silence un instant, comme sidérée, puis éclata d'un fou rire irrépressible. Stupéfaite à son tour, la magicienne regardait la jeune fille se tenir les côtes, son baluchon toujours étroitement serré entre ses doigts. Qu'avait-elle dit de si drôle ?

-Clarensia... reprit Solea, quand son hilarité se fût calmée. Nabucco m'a dit que, là d'où tu viens, tu es fille de Prince.

-Plus maintenant, corrigea celle-ci. J'ai été bannie.

-Que m'importe ! reprit la Koyom, écartant les bras d'un geste impatient. Quoi qu'il en soit, sans doute as-tu grandi parmi des gens qui accordaient de la valeur à ton existence... Mais pas moi ! Pas nous, ceux de la race infernale !

La gaieté dans la voix de la jeune fille fit brusquement place à une rancœur profondément ancrée en elle :

-Crois-tu que j'aie besoin de parler au Primogène pour me sentir pas plus importante que... je ne sais... du bétail ? ! Il me suffit de sortir de chez moi, pour cela !

Clarensia ne répondit pas. Elle continuait à la regarder de ses yeux si fixes et brillants, comme si elle tentait de comprendre le sens de ses propos. Nabucco disait de la magicienne qu'elle était la plus intelligente personne qu'il eût rencontrée, et qu'elle cherchait toujours à comprendre l'inconnu. Mais selon lui, il ne s'agissait pas de comprendre les choses comme les gens le faisaient d'ordinaire, mais de les vivre, de les faire parfaitement siennes. Derrière le scintillement de ces deux saphirs, Clarensia tentait-elle de partager des siècles de servitude ?

-Au moins, conclut Solea, face au Primogène nous sommes tous égaux. Il embrasse tous les mortels d'une même indifférence. Pourquoi devrais-je le craindre plus que mon

voisin ?

Elle tourna les talons et reprit la direction de la Forteresse d'un pas rapide. La magicienne n'allait certainement pas en rester là. Nabucco disait qu'elle aimait avoir le dernier mot en toutes circonstances.

-Solea, dit-elle, d'une voix qui faiblissait déjà. Si jamais tu as quand même besoin d'aide...

La Koyom accéléra le pas, afin de couvrir la fin de la phrase de l'étrangère par le bruit des cailloux qu'elle déplaçait dans sa marche. Lorsqu'elle arriva enfin face à la haute double porte de bois de la Galuca, elle fit jouer le heurtoir du guichet pratiqué dans le battant droit. Ce fut le sergent d'armes qui lui ouvrit. C'était un homme entre deux âges, qui semblait s'être accoutumé à ses visites quotidiennes, puisqu'il l'accueillit d'un sourire placé sur sa barbe grisonnante :

-Voilà notre petite Antigone ! Bienvenue, bienvenue !

Désarçonnée par cette jovialité subite de l'officier et peu accoutumée à l'associer à la longue robe noire des Gardes-Frères, elle sursauta et recula d'un pas, s'attendant à quelque mauvais coup. Comment l'avait-il appelée ? « Antigone » était peut-être une insulte.

-Ooh là ! dit le sergent, comme s'il voulait apaiser un cheval craintif. N'aie pas peur, petite ! Personne ne va te faire de mal.

Il accompagna ses paroles, prononcées sur un ton à la fois condescendant et bienveillant, d'un geste rond et presque maternel, incongru sur sa silhouette sèche et dégingandée. Solea était habituée à ce qu'on s'adressât à elle comme si elle était une enfant, à cause de sa jeunesse sans doute, mais certainement en premier lieu parce qu'elle était Koyom. Parmi les Tlax, ceux qui n'était pas hostiles avaient le plus souvent cette hauteur indulgente et protectrice à son égard.

-Veuillez me pardonner, Signore, dit-elle en baissant les yeux. Je viens voir mon frère : Septime Belestate.

-Je sais, petite, je sais, acquiesça le sergent en lui faisant signe d'entrer. Il doit t'attendre.

Solea rassembla son courage et s'engagea dans l'entrée. Elle n'aimait guère passer sous l'assommoir. Nabucco lui avait expliqué que ce nom avait une signification très « littérale », comme il disait, puisqu'on s'en servait pour laisser tomber des pierres ou de la poix brûlante sur d'éventuels assaillants. C'était idiot, mais elle s'attendait toujours à ce qu'un projectile fût négligemment laissé choir sur elle, par quelque Garde-Frère désireux de voir le sang noir d'une Koyom.

Mais cette fois encore, elle essuya seulement une volée d'injures et d'obscénités. Entre ceux qui la vouaient aux chaînes entre quatre chevaux, comme le sort auquel son gredin de frère avait inexplicablement échappé, et ceux qui souhaitaient faire usage de différentes parties de son anatomie, d'une manière qui évoquait autant la torture que le sexe, il lui semblait rapetisser un peu plus à chaque insulte.

Elle garda les yeux obstinément baissés et se mit à compter les pavés qui se succédaient

sous ses pas, pour éviter leurs regards meurtriers, concupiscents ou seulement hautains. Depuis le crime de Septime, les Tlax étaient plus hostiles et plus méprisants encore que de coutume. Elle se rappela les propos de Nabucco à ce sujet : « Grâce à cet imbécile de Septime, la méfiance des Tlax à notre égard a décuplé en quelques jours ! Sa bêtise nous ramène tous plusieurs années en arrière ! Bien loin de servir la cause des Koyoms, Septime a œuvré pour nos ennemis ! » Mais si elle comprenait le raisonnement de Nabucco, il lui semblait pourtant qu'il y avait quelque chose de fallacieux dans cette logique.

Elle traversa la grande cour à la suite du sergent, pour le suivre en haut d'un escalier en colimaçon qu'elle connaissait bien désormais. Même la puanteur caractéristique des cachots lui étaient devenue familière. Et comme à chaque fois, elle sentit son cœur se serrer, car elle redoutait de trouver Septime mort. De maladie ou parce que la Baronne aurait changé d'avis, ou encore parce qu'un de ses geôliers aurait pris l'initiative de pallier les manquements de la justice.

Il était peu probable que la dernière de ses craintes se réalisât : le sceau noir et blanc des Svena n'était pas de ceux qu'on ignorait aisément. La maladie non plus n'était pas à redouter. Les Koyoms tombaient rarement malades. Leur résistance à la peste et la vermine était une marque infamante de plus, preuve de leur ascendance infernale. Chaque épidémie les rendait suspects de semer les germes du mal et emportait quelques-uns d'entre eux, mais presque jamais des suites directes de la maladie.

En revanche, Gisla Svena pouvait aisément envoyer un contre-ordre. Mais lorsque le sergent fit jouer le verrou, elle eut le plaisir mitigé de retrouver son frère enchaîné au mur de sa sordide cellule, maigre et sale, mais vivant.

-Petite sœur, te voilà ! dit Septime de sa voix que la captivité avait rendue plus rauque, tout en se redressant péniblement.

Ses fers ne l'empêchaient nullement de se mettre debout, mais c'était un effort non-négligeable pour son corps affaibli par les coups. Solea vint l'aider à se relever, puis elle alla accrocher le baluchon aux barreaux de la cellule, afin de le maintenir en hauteur. Mieux valait ne pas toucher le sol de cet endroit. Solea avait pris l'habitude de nettoyer ses chaussures et ses vêtements après chaque visite à son frère. La seule chose qui y entrait et restait propre était la lumière du Soleil.

De l'autre côté des barreaux, on voyait les hauteurs de Fradlin, le port et puis la mer. Tandis que le sergent refermait la porte sur eux dans un raclement de métal rouillé, Septime lui dit :

-Je ne regarde plus dehors, c'est trop triste. J'attends le jour de mon exécution, pour dire adieu à notre ville.

-Septime... commença Solea.

-Garde ce nom pour les Tlax ! s'emporta soudain le Koyom.

Sa colère semblait donner un étrange éclat à ses yeux uniformément noirs, comme des puits de mélasse. Contrastant avec l'impression de faiblesse que donnait son corps malmené par les tortures, elle évoquait toujours à Solea une volonté indomptable.

-Appelle-moi Motla, si mon nom complet t'effraie, reprit le prisonnier.

Il avait raison : le nom que son frère s'était choisi lui faisait peur. Septime était l'un de *leurs* noms. Mais elle y était accoutumée. L'autre, dont « Motla » était l'abréviation, n'était même pas un nom koyom. Issu de la langue infernale, il appartenait à cette mystérieuse origine, synonyme de damnation et de souffrance éternelle, comme disait le Père Giuliano. Mais elle n'avait pas le cœur pour cette bataille-là.

-Motla, reprit-elle, sans cesser de regarder dehors. Tu ne seras pas exécuté.

-Hein ? !

Elle prit le flacon de vin dans le baluchon et l'ouvrit. Devant son frère sidéré, car elle ne buvait jamais, elle en avala une lampée avant de lui tendre la petite bouteille. Solea salua d'une grimace l'âpreté du vin et fit claquer sa langue contre son palais, comme le faisait toujours leur père, à chaque godet qu'il vidait.

-Il y a quatre jours, je suis allée au Manoir Svena, poursuivit-elle.

Elle lui raconta alors son équipée solitaire, lui parla de leur frère Nabucco, apparu dans la lumière trouble du crépuscule, et de leur rencontre inespérée avec la Baronne, sa fille... et le Primogène. Comme il fallait s'y attendre, la présence de Svena en personne suscita l'ahurissement de Motla. Son visage, aux traits presque humains, n'étaient sa peau grise et squameuse et ses yeux en abîmes, était figé dans une expression incrédule.

-Le Primogène ? demanda-t-il à voix basse, après s'être désaltéré d'une généreuse rasade de vin. Et sous forme humaine ?

-Je ne l'ai pas vu tout de suite, continua Solea. Il était en retrait, caché par l'obscurité de la nuit.

-Comme toujours, répliqua le prisonnier en souriant de ses fines lèvres blanchâtres.

De sa main sans griffes, de forme humaine elle-aussi, si l'on oubliait sa couleur de cendres, il caressa les cheveux gris de sa sœur. Il semblait fier d'elle :

-Aller t'adresser directement à eux... Nombreux sont ceux, parmi les Tlax, qui n'auraient jamais fait preuve d'un semblable courage.

Rassurée par sa réaction bienveillante, car elle savait à quel point il haïssait les Svena, comme toutes les familles mestivières, elle se retourna vers lui et commença à peigner la longue chevelure de son frère, blanche comme du sel gemme, utilisant ses griffes pour les démêler :

-J'ai parlé de tes sentiments pour Miranda.

Motla eut alors l'un de ces sourires que redoutait tant sa sœur : mauvais et sans la moindre joie.

-Pour quoi faire ? rétorqua-t-il. Espérais-tu vraiment émouvoir le cœur de la Baronne ?

-Non, mais...

Elle hésita. À présent que l'idée se formulait dans son esprit, elle lui paraissait d'une naïveté stupide.

-J'ai pensé que sa fille serait touchée.

-Leonora ? s'étonna Motla. L'élève de Nabucco ?

Il était difficile de savoir si ces yeux uniformément noirs et opaques avaient une expression sarcastique ou incrédule, mais elle expliqua que la jeune aristocrate avait paru moins méprisante que la Baronne et moins indifférente que le Primogène.

-Et puis, je sais que Nabu et elle s'entendent bien.

-Comme un berger et son chien, l'interrompit sèchement Motla.

-Peu importe ! dit-elle avec humeur. Écoute-moi !

Elle cessa son ouvrage de coiffure pour se planter devant lui et le prendre par les épaules. Ses griffes traversèrent le lin crasseux de la mauvaise tunique qu'il portait, juste assez pour attirer son attention, mais sans le blesser. C'était depuis leur enfance un signe entre eux : signe qu'elle devait lui parler.

-Petit frère, tu es sauvé ! J'ai conclu un marché avec le Primogène !

-Un *marché* ?

Qu'avaient-ils tous décidément, avec ce terme ? Clarensia l'avait regardée comme si elle était folle ou perdue et son frère semblait surpris qu'un mot aussi galvaudé dans la nation commerçante des Vermili pût s'appliquer à un être tel que le Primogène. Mais il paraissait plus intrigué qu'horrifié. Il lui fit raconter en détail les quelques mots qu'elle avait échangé avec Svena, puis répéter, puis répéter encore... comme s'il cherchait un sens caché aux propos de l'immortel.

Quand il eut peut-être enfin renoncé à comprendre, il la regarda un long moment fixement, assez longtemps pour qu'elle pût se voir à leur surface noire et brillante : petite et minuscule dans cette nuit, sur laquelle aucune aurore ne poindrait jamais. Elle vit alors qu'il pleurait. Ni Septime ni Motla ne pleuraient jamais. Elle était même certaine qu'il n'avait pas versé la moindre larme sous les tenailles du bourreau.

-Merci, dit-il finalement, en tournant son regard vers la fenêtre, comme s'il s'accordait à nouveau de contempler le jour. Je reverrai finalement Fradlin en toute liberté... ou du moins aussi libre que l'un d'entre nous peut l'être aujourd'hui.

Solea ne s'attendait pas à le trouver si confiant et ne put s'empêcher de partager ses doutes :

-Je ne comprends pas pourquoi la Baronne ne t'a pas encore fait sortir. On dirait qu'elle s'amuse à... Je ne sais pas...

-Solea, dit Motla en pointant son doigt gris vers l'extérieur. Si elle me laissait sortir maintenant, je ne survivrais sans doute pas à la journée. À Fradlin, tout le monde sait. Est-ce que tu imagines la réaction des bourgeois du port ?

-Ils n'oseraient pas !

-Vraiment ? Serais-tu prête à parier ma vie là-dessus ?

Solea hocha de la tête négativement. Les Tlax haïssaient Septime Belestate... et Motla. Ils détesteraient sans doute Motla plus encore que Septime, s'ils connaissaient son existence. Les marchands voudraient venger la mort de Messire Ruggiero. Ils avaient de l'or et le port regorgeait d'aventuriers désœuvrés.

-C'est difficile à admettre, continua Motla, mais je suis sans doute plus en sécurité

ici que dehors, du moins pour une semaine ou deux encore : le temps que leur fureur s'apaise, que les marchands recommencent à marchander et les fabres à fabriquer.

Solea se sentit soudainement soulagée : Motla avait raison. C'était pour cela que la Baronne faisait traîner les choses. Il suffisait de se montrer patients. Mais cela n'expliquait pas pourquoi le Primogène ne lui avait toujours pas dit ce qu'il attendait d'elle.

-Les Tlax qui vivent ici sont un peuple industrieux et travailleur, on ne peut les distraire trop longtemps de leur ouvrage, poursuivit son frère avec dédain, comme s'il venait de décrire un défaut de la population humaine qui peuplait Fradlin. En tout cas, je te dois ma vie, petite sœur. Mais... tu pleures ?

Comme cela arrive souvent, Solea fit non de la tête, tout en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux. Il alla à elle et lui prit les mains, tandis qu'elle hoquetait, entre deux sanglots :

-Il fallait bien... C'est de ma faute si... si vous avez vu ces... ces choses...

Motla pensa d'abord à faire l'idiot, à parler de son incontrôlable passion pour Miranda. Mais elle savait aussi bien que lui qu'il avait agi sous l'impulsion de sentiments bien différents de ceux que pouvaient lui inspirer la jeune esclave de Messire Ruggiero, que ceux-ci fussent ou non réels. Il prit sa sœur dans ses bras. Que lui, le prisonnier sale, blessé et amaigri la réconfortât ainsi, elle, libre et en pleine santé, avait quelque chose de si pathétique, qu'elle se mit à pleurer de plus belle sur son épaule :

-Sans moi... vous ne seriez pas entrés dans le Labyrinthe... toi et Clarensia...

-Tu n'as pas à t'en vouloir, murmura Motla à son oreille. Au contraire : tu m'as ouvert les yeux. Ce que tu nous as montré -

-Mais ce n'était qu'un rêve !

La voix du prisonnier se fit plus basse encore, pour confier le terrible secret qui avait armé sa colère et souillé ses mains grises du sang rouge d'un être humain :

-Non, petite sœur. J'ai retrouvé cette... chose dans le monde éveillé. Elle existe.

†

Nabucco ne comprenait décidément pas pourquoi sa jeune maîtresse tenait tant à observer les étoiles du milieu du lac. Le télescope était dans la tour du Manoir, mais Leonora Svena ne s'intéressait guère qu'aux corps célestes qu'on pouvait voir à l'œil nu. Ou du moins à *son* œil nu. Comme tous ceux de sa famille, la jeune aristocrate semblait voir plus loin que lui, à travers le noir manteau de la nuit. Elle voyait sans aucune aide ce qu'il ne pouvait qu'apercevoir au bout de la lunette astronomique. Lorsqu'elle condescendait à utiliser cet outil si humain, elle voyait des choses que ses yeux de Koyom, ainsi qu'aucun œil humain, ne verraient sans doute jamais.

L'eau était si calme que la barque n'avait presque aucun roulis. Tout autour d'eux, le lac avait l'aspect d'un miroir reflétant parfaitement l'image du croissant de Lune qui les observait du ciel, comme l'œil entrouvert du Titan Nyx, troublé dans son sommeil par le regard d'une de ses très lointaines descendantes.

Allongée sur le dos, les mains derrière la tête, Leonora contemplait la voûte céleste, étendue sur les coussins qu'elle avait fait installer au fond de la barque. Ses yeux tremblaient et roulaient dans leurs orbites comme si elle rêvait. Mais elle ne rêvait pas. Elle ne regardait pas non plus, d'ailleurs. Elle voyageait.

Son regard traversait les vides qui séparaient les planètes et elle les voyait se rapprocher comme si elle était un météore, filant d'un bout à l'autre de l'univers, ou un rayon de lumière révélant à qui saurait le capter la présence d'une étoile, ou son seul souvenir... Elle se laissait emporter avec délice dans cette chute ascensionnelle, dans le silence parfait que créait Ouranos, le père de tous les Titans, le ciel primordial dont Nyx descendait elle aussi. Leonora aimait ainsi se dire fille d'Ouranos le Noir, qui existait avant le jour et la nuit, avant le Temps lui-même, avant que le mot « avant » eût un sens.

Elle ne parlait pas de ces périples qu'elle accomplissait, se perdant chaque fois un peu plus loin dans une direction différente. Nabucco avait pleuré de rage, lorsqu'elle avait été incapable de pointer son fichu télescope vers cette comète qu'elle avait aperçue à l'œil nu. Il voulait prendre note, calculer sa trajectoire, sa période... Mais à quoi bon tant d'efforts, quand on pouvait se régaler du spectacle de cette chevelure argentée fendant l'espace ?

Elle ferma les yeux un instant, pour revenir sur Terre et ressentir à nouveau les mouvements presque imperceptibles de l'eau sous elle. Venant de la forêt à l'entour du lac, elle perçut le hululement d'une chouette et le pas d'un renard, car en cela aussi ses sens étaient plus éveillés que ceux d'aucun mortel. Sitôt que la nuit tombait, tout devenait pour elle plus réel, plus présent et plus intense. L'apprentissage du Grand Art n'avait fait qu'aiguiser plus encore les cinq sens que lui avaient offerts la nature. Le Grand Art n'était finalement que cette aptitude à se laisser entièrement subjuguer par les innombrables signaux émis par l'univers, afin de percevoir l'harmonie cachée derrière l'apparent désordre de l'existence. Pour elle, descendante d'un Primogène et donc des Titans, c'était un jeu d'enfant.

Mais Nabucco, lui, n'était que l'un de ces mages qui apprenaient péniblement, en avalant des signes par milliers, fastidieusement recopiés par des générations de scribes besogneux, une forme inférieure de magie. En Orgia, les mages désignaient leur science de plumitifs du titre ronflant des « Hauts-Arts du Verbe ». Mais Nabucco lui-même lui avait avoué que l'art draconique dont il tirait ses pouvoirs - forts utiles au demeurant - avait été créé par le plus grand Sorcier que la Terre eût connu, et qui était aussi le père du Grand Art : Myrdîn Emrys, celui que le peuple appelait Merlin.

Elle ressentit soudain une sorte de compassion attendrie pour celui qui était pourtant son précepteur. Il était né sans le don. Qui plus était, il était né koyom. Cela n'avait guère d'importance pour regarder le ciel, mais comptait certainement pour avoir accès à une école où on lui enseignerait les noms des constellations. Même en Orgia, où Nabucco avait dû être le seul Koyom de tout le pays, son ascendance inhumaine avait, à l'en croire, considérablement compliqué les choses. Par désir de ne point froisser ses bienfaiteurs, Nabucco restait dans une prudente réserve lorsqu'il parlait de son pays natal. En revanche

il n'avait pas hésité à se plaindre de l'hostilité et du mépris permanent qu'il avait connu auprès des Orgètes, hormis quelques rares amis.

Lorsqu'il expliquait, avec une véhémence inhabituelle chez lui, qu'il lui avait fallu en faire deux fois plus que tout élève humain afin de gagner une reconnaissance minimale de la part des Maîtres, et que, dès lors qu'il dépendait du bon vouloir d'une personne, tout devenait systématiquement plus difficile pour lui, comme si les escaliers comportaient une volée de marches en plus et les journées quelques heures en moins... Leonora se demandait s'il parlait aussi des Vermili. Au moins, Orgia l'avait accueilli, même de mauvaise grâce. L'or versé par la Baronne y était pour beaucoup, mais même une fortune n'eût point suffi à faire entrer Nabucco à Khast, la seule école de magie de l'archipel. Il suffisait de traverser le pont reliant Fradlin à Seur, puis de marcher jusqu'à la cité franche d'An-Ahbou pour se présenter au seuil des portes d'or de Khast. Mais non : il avait fallu franchir un océan et le confier à des étrangers pour que Nabucco pût faire fructifier sa remarquable intelligence.

-Nabucco... commença la petite fille, en se tournant vers son précepteur, recroquevillé près du gouvernail, pelotonné dans une couverture de laine bleue que les domestiques avaient donné à l'intention de leur jeune maîtresse. Que penses-tu de ton frère Septime ?

À moitié assoupi, le mage quitta sa position d'animal blotti en un brusque sursaut, qui créa un roulis soudain et fit parler le lac en quelques clapotis sonores. Ses yeux blancs et laiteux se fixèrent sur son élève comme s'il était un étudiant face à son examinateur, suspectant un piège dans la question qu'on venait de lui poser.

-C'est un criminel, répondit-il automatiquement, comme s'il essayait de meubler l'inconfortable silence qui risquait fort de s'installer.

-Oui, évidemment. Mais... Mais s'il avait été humain, il n'aurait pas été condamné à si sévère sentence, puisque Messire Ruggiero a survécu à ses blessures.

-Son Altesse l'a gracié, répondit Nabucco en détournant le regard, désireux de ne pas s'aventurer sur un terrain aussi glissant.

Mais la petite peste n'en avait pas fini avec lui, elle poursuivit, impitoyable :

-Je sais. Ma mère a déjà fait cela pour d'autres personnes, toutes humaines jusqu'à présent. La grâce ne change pas le jugement qui a été rendu, même si elle sauve le condamné. C'est un privilège régalique... euh...

-Régalien, corrigea Nabucco, rattrapé par sa fonction.

-Pourtant, les Barons ne sont pas des rois, objecta Leonora.

-Les Barons sont comme des rois dans leur domaine, puisque nulle autorité ne s'impose à eux, fors celle de Dieu. De ce fait, il est naturel qu'ils exercent le privilège de la grâce.

-Il y a le Médiat, objecta à nouveau la petite fille.

-Le Médiat est un arbitre, et non un souverain... commença Nabucco.

Ravi de voir la conversation s'engager sur un terrain sûr, il se mit à parler avec volubilité des rouages complexes qui régissaient la Lega Temporata, rassemblant les dix-sept

familles mestivières régnant sur l'Archipel, et le rôle particulier du Médiat, chargé d'arbitrer les différends entre celles-ci. Comme par le fait d'une perversité mêlée d'espièglerie, Leonora le laissa développer son explication, avant de le ramener au sujet initial :

-En tout cas, votre frère n'aurait pas été jugé de la même manière, s'il n'avait été un Koyom.

-Peuples différents, lois différentes, répondit Nabucco faiblement, reportant à nouveau son regard sur la surface du lac, à nouveau lisse comme celle d'un miroir.

-Mon père disait que c'était une erreur. Ma mère et lui se disputaient souvent à ce sujet, quand il était encore vivant. J'étais petite, mais je m'en souviens.

Nabucco n'avait pas oublié le défunt consort de la Baronne. Une couronne mestivière ne se partageait pas, aussi n'avait-il jamais eu le titre de Baron. Gisla Svena l'avait épousé avant même d'acquérir son titre. C'était un jeune lettré, issu de la petite bourgeoisie de l'arrière-pays, un beau garçon jovial, qui avait donné à Leonora son sourire aimable, comme si le sang humain en elle se manifestait à la dérobée, si souvent écrasé par la part immortelle de son lignage.

-Il disait que si l'on estimait les Koyoms suffisamment doués d'une âme pour les avoir convertis à la vraie foi, il fallait les assujettir aux mêmes lois temporelles. Excédée, ma mère une fois lui répondit que si on laissait les choucas nicher dans une église, on ne leur accordait pas pour autant les droits des hommes. Et savez-vous ce qu'il répliqua ?

Nabucco fit signe que non.

-Qu'au moins, les choucas étaient libres de voler à leur guise.

Leonora se mit à rire, mais son professeur eut bien du mal à partager sa joie. Il était fréquent qu'on comparât les Koyoms à des animaux, ou à des créatures monstrueuses vomies par la gueule d'une abominable divinité païenne, régnant sur quelque lointain enfer. Nabucco en avait souffert autant que les autres, et Orgia n'avait hélas pas fait exception à cet égard.

-Moi, je ne pense pas qu'il soit juste de vous comparer à des animaux, reprit gravement Leonora. On dit que les hiboux sont très sages, mais aucun n'a jamais corrigé mon vocabulaire.

Cette fois, Nabucco sourit à sa jeune maîtresse. Il inspira une grande goulée d'air et lui dit :

-Un jour peut-être, l'idée de votre père deviendra-t-elle une réalité. Dieu seul sait ce que que l'avenir nous réserve.

-C'est vrai, abonda la petite fille. Regardez ma mère : elle a beau mépriser les Koyoms, elle en a embauché un à son service, pour s'occuper de moi. On dit que les chevaux parlent parfois, mais aucun d'entre eux n'est jamais devenu mage !

Le mage acquiesça, puis se pencha au-dessus de l'eau. Sa main griffue effleura la surface du lac, créant une ride évanescente.

-Voyez maîtresse : si je plonge une timbale dans l'eau de ce lac, je ne crée qu'un infime changement, dit-il. Un instant après, l'eau reprend son immobilité et le niveau du lac n'a

pas bougé. Si dix personnes m'imitent, il ne se passera pas grand-chose non plus, hormis quelques remous éphémères. Cent personnes ne feront qu'un peu plus de bruit...

-Mais si vous êtes assez nombreux, vous pourrez voir le fond du lac, conclut Leonora, qui aimait achever les raisonnements de son précepteur, selon une maïeutique familière entre le mage et son élève.

-Un jour peut-être, nous pourrons traverser le lac à pied sec, dit Nabucco très sérieusement, comme si sa métaphore avait acquis l'accent de la vérité. Un jour que mes descendants verront, mais pas moi... ni mon frère. Septime fait comme si le lac était déjà à sec et il finira par s'y noyer.

Il plongea la main dans l'eau avec une soudaine rage, comme s'il cherchait à blesser ce symbole qu'il avait lui-même évoqué. L'élément liquide, patient et inexorable, se reforma aussitôt, comme pour lui rappeler combien dérisoire et futile était la colère de son frère... et la sienne. Car il n'en était pas exempt, contrairement à ce qu'il montrait quotidiennement. Il y eut un long silence, que Leonora choisit d'interrompre de sa voix déjà voilée, comme l'était celle de sa mère, et qui évoquait plus une femme faite que le timbre argentin d'une enfant :

-Je peux le comprendre. Le Sauveur n'a-t-il pas marché sur l'eau ?

Nabucco la regarda, soudainement ahuri :

-Mademoiselle, vous ne comparez pas sérieusement mon frère au Christ ?

-Pas besoin d'être le Christ, poursuivit Leonora. Dans les Écritures, l'un des apôtres marche aussi sur l'eau, mais lorsqu'il tombe finalement, le Christ lui dit : « homme de peu de foi ». Est-ce qu'il ne suffit pas d'avoir la foi ?

Indéniablement, Septime avait la foi. Mais c'était une foi différente, qui s'adressait à d'autres autels que ceux qu'on trouvait dans les églises. Il allait en parler, quand une forme surgit soudain des eaux qu'il avait crues si calmes.

-Svena... dit Leonora, pétrifiée.

Il lui fallut un instant pour s'incliner, car jamais encore elle ne l'avait vu sous cette forme. Ôter son regard de la créature qui venait de surgir des eaux aussi silencieusement qu'un spectre, comme s'il n'était qu'un reflet prenant vie, demandait un véritable effort de volonté. Mais elle parvint à le saluer selon la formule consacrée :

-*Bhuupati mayi.*

Nabucco avait appris le parler-dragon à la Pericolosa, comme d'autres apprenaient le grec ou le latin. Il savait que c'était à l'origine la langue d'un peuple oublié, celui qui avait - étrange et vertigineuse idée ! - *appris aux dragons à parler*. On disait la même chose de la langue des ténèbres : des mortels plus audacieux et plus courageux que les autres avaient forcé les démons à leur répondre dans leur dialecte. La langue infernale elle-même...

-Nabucco ! lui dit Leonora en un pressant murmure, tout en lui donnant un coup de coude. Ne reste pas figé comme une statue de sel ! Salue !

Il s'inclina à son tour et dit seulement :

-*Bhuupati.*

Lui avait seulement dit : « Seigneur de la Terre ». Étant descendante du Primogène, la petite fille avait en revanche le droit d'utiliser la formule complète : « Seigneur de la Terre en moi ». Ils se redressèrent ensuite lentement, pour contempler à nouveau le long cou qui se reflétait dans l'eau du lac, courbé comme celui d'un cygne, mais immense et fait d'écailles d'un vert sombre, comme de longues émeraudes fines, polygones irréguliers qui renvoyaient la lumière de la Lune en reflets discrets et teintaient l'obscurité de couleurs fugaces.

Svena avait une tête longue et plate qui ressemblait à celle d'un serpent ou d'un lézard, mais pourvue d'un diadème de cornes de tailles différentes. Leonora avait les mêmes yeux dorés, ornés d'une pupille noire verticale, mais ils n'avaient pas un aspect aussi long et effilé, courant comme deux estafilades sur la peau écailleuse. Le dragon semblait toujours avoir les yeux mi-clos et les entrouvrir à peine, comme si même la discrète lumière de la Lune le gênait. Cela lui donnait un air vaguement féminin, même si cela n'avait guère de sens pour un immortel.

-Nabucco Belestate, dit la voix du Primogène, qui semblait courir le long de l'eau et venir de partout à la fois. Sais-tu pourquoi j'ai choisi de me montrer à toi sous ma véritable forme ?

Que pouvait répondre le malheureux mage ? Qui pouvait prétendre comprendre comment pensait un être tel que Svena ? La Baronne et sa famille étaient déjà suffisamment énigmatiques à ses yeux. Il se contenta de balbutier que c'était un incommensurable honneur. Jamais aucun Koyom n'avait vu Svena sous sa forme native, et bien peu d'humains pouvaient s'en vanter. Heureusement pour Nabucco, la question était purement rhétorique, car le dragon poursuivit :

-Tu as prêté serment sur les Écritures, Nabucco Belestate, en présence de Gisla. Tu lui as juré fidélité.

C'était vrai. Cela s'était produit quelques jours avant son départ pour Orgia. Nabucco n'était alors qu'un enfant. Il avait été surpris que l'on exigeât de lui un tel serment, car il était fréquent d'entendre que la parole d'un Koyom et rien, c'était deux fois rien.

-En ma présence, tu vas prêter le même serment, reprit la voix.

-Mais nous n'avons pas d'Évangile, intervint timidement Leonora.

Le dragon toisa sa frêle descendante humaine d'un roulement de son œil gauche, cligna des paupières comme s'il souriait, et dit :

-Tu vas prêter serment sur quelque chose de plus ancien que l'écrit, ou même la parole, Nabucco Belestate. Tu vas prêter serment sous les auspices du Titan.

Plus ancien... ?, se demanda intérieurement Nabucco. Selon le Père Giuliano, les Titans, comme les Primogènes, n'étaient que des aspects de la grandeur du Créateur. Selon les Maîtres de l'école de la Pericolosa, en Orgia, le dieu crucifié, comme tous les dieux, était une... l'idée même était un blasphème... une « création récente de la croyance des mortels », alors que les Titans étaient la pure expression de la nature magique du monde, et presque aussi anciens que celui-ci. Si les Titans précédaient le verbe, ne précédaient-ils

pas aussi le dieu crucifié du Père Giuliano ?

-Bhuupati, hasarda finalement le mage en se redressant lentement, comment dois-je... ?

-Les mots que tu as utilisés pour Gisla suffiront, répondit l'immortel. La nuit, la Lune et les étoiles feront le reste. Je suis certain que tu n'oublieras jamais cet instant, Nabucco Belestate.

Le Koyom devait en effet garder toute son existence un souvenir très vif de cette nuit, où il avait ânonné, d'une voix hésitante :

-Où vous me voudrez... je serai... Où vous m'attendrez, je viendrai... Quand vous aurez besoin de moi, je servirai... Selon mon savoir, je répondrai... Selon ma mémoire, j'écouterai... En toutes choses, je vous serai féal et donnerai ma vie pour préserver la vôtre.

Ces derniers mots lui avaient déjà parus absurdes, lorsqu'il les avait adressés à la Baronne, car il était étrange qu'il pût avoir un quelconque pouvoir sur le destin de sa suzeraine, même par le sacrifice de sa propre existence. Mais face à un être qui n'était même pas vivant, cela n'avait véritablement aucun sens.

-À présent, écoute-moi bien, Nabucco Belestate, reprit le dragon.

Il approcha sa longue tête plate et, sans ouvrir sa monstrueuse gueule, laissa sortir une langue blanchâtre et fendue dans le sens de la longueur. L'appendice s'approcha du Koyom, comme s'il voulait le flairer à la manière d'un serpent. L'aspect lisse et pointu des deux fourches et leur manière de se replier lentement donnait l'impression de deux crochets prêts à l'équarrir.

-Dans deux jours, ton frère quittera la Galuca. Il disparaîtra en pleine nuit, car toi et votre sœur Solea l'emmènerez loin d'ici. Là où j'aurai besoin d'elle et elle de ses deux frères... là où elle seule peut me servir.

Elle seule ? se demanda Nabucco, stupéfait. Ainsi, ce n'était nullement par hasard que le Primogène avait demandé à sa sœur son obéissance inconditionnelle !

-S'il le faut, tu donneras ta vie pour préserver la sienne. Car si elle périt avant d'avoir accompli la tâche que je veux lui confier, sois certain que ni toi, ni Septime, ni aucun Belestate ne lui survivrez longtemps.